

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

**COMMENT
ON FABRIQUE L'OPINION**

PAR

MAURICE TALMEYR

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1905

Tous droits réservés.



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2009.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

COMMENT

ON FABRIQUE L'OPINION

DU MÊME AUTEUR

| | |
|--|------|
| LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, brochure in-16, 5 ^e mille. | 1 » |
| <i>Tableaux du siècle dernier. LA CITÉ DU SANG. — Un bourg de France. — Le marchand de vins. — Chez les verriers. — L'École du Trocadéro. — L'âge de l'affiche (couronné par l'Académie française). Un volume in-16.</i> | 3 50 |
| SUR LE TURF. Un volume in-16 illustré de 86 reproductions photographiques | 3 50 |

COMMENT ON FABRIQUE L'OPINION

I

Le baron de Vitrolles, dont on connaît le rôle en 1814, et qui a laissé des *Mémoires* si passionnants, nous y cite un fait curieusement suggestif. En 1795, à l'un des moments les plus menaçants de la Révolution française, l'Archevêque de Mayence avait pour coadjuteur un certain baron de Dalberg, haut chanoine, grand dignitaire ecclésiastique, et qui était en même temps l'un des douze « pairs », ou « aréopagites », de la Franc-Maçonnerie illuministe. Et le baron de Vitrolles ajoute : « Le

coadjuteur avait capté la faveur des Sociétés secrètes, et obtenu ainsi la popularité, *qu'elles dispensaient à leur gré*¹. » La première réflexion que vous inspire un pareil fait, c'est que ce franc-maçon, et ce franc-maçon illuministe, était, même à ce moment-là, un étrange coadjuteur. Mais on ne peut guère ensuite ne pas se poser aussi une question. Quelle toute-puissance particulière exercent donc les sectes maçonniques sur ce qu'on est convenu d'appeler l'« opinion », pour « dispenser » ainsi « la popularité à leur gré » ? Enfin, une remarque s'impose encore. L'« opinion », par sa nature, semble essentiellement spontanée. Comment nous apparaît-elle ici sous la forme d'un monopole, d'une spécialité relevant d'un spécialiste, d'une sorte de produit industriel pour lequel on s'adresse à une industrie ? Aurait-il donc existé, au moment de la Révolution, une entreprise pour une exploitation de cette espèce ? Notre époque n'est que le prolon-

1. *Mémoires du baron de Vitrolles*, t. I^{er}, p. 34. Paris, Charpentier, 1884. Voir l'Appendice sur les Barons de Dalberg, p. 76.

gement de l'époque révolutionnaire, et l'entreprise, en conséquence, devrait logiquement continuer. Continuerait-elle aujourd'hui ?

Eh bien, oui, l'entreprise a existé, et elle continue. Plus on ira et plus on reconnaîtra, dans l'Histoire, la part d'action des Sociétés secrètes. Leur grand rénovateur, leur grand inspirateur, est Weishaupt. Il le fut il y a cent vingt ans, et le demeure même encore à présent, par les traditions et les institutions maçonniques qu'il a laissées. L'idée d'une presse systématiquement organisée en vue d'une imposture ou d'une diversion permanente, idée qui ne s'est guère réalisée complètement que de nos jours, est de lui. Le rôle de l'instituteur, comme désorganisateur politique et social, est une de ses conceptions, la Terreur en était une autre, et le soi-disant Apôtre du Genre Humain, le fameux Anacharsis Klotz, semble n'avoir été, dans la réalité, que son représentant à la Convention ¹. Il n'existe peut-être pas une seule recette de subversion, ayant

1. Philarète Chasles, *Mémoires*, t. I^{er}, p. 50. Paris, Charpentier, 1876. Voir l'Appendice, p. 82.

servi et servant encore au bouleversement du monde, qu'on ne découvre pas dans ses papiers secrets, saisis et dévoilés, en 1785, au procès de Munich ¹, et vous y retrouvez, notamment, tout un traité complet, toute une méthode, tout un manuel, pour le détournement de l'esprit public, tout un formulaire pour fabriquer et falsifier volontairement l'opinion.

1. Lire, à l'Appendice, *le Procès des Illuminés de Bavière*, p. 73.

II

Troubler l'opinion, l'intimider, lui donner le change ou le donner sur elle, c'est bien là, en effet, tout l'art de la Franc-Maçonnerie, de celle d'hier comme de celle d'aujourd'hui, et la tromperie n'est pas seulement pour elle une pratique, mais un principe. Le piège et le traquenard lui sont comme confessionnels.

Les francs-maçons, prescrit textuellement Weishaupt, « doivent exercer l'empire sur les hommes de tout état, de toute nation, de toute religion, les dominer sans aucune contrainte extérieure, les tenir réunis par des liens durables, leur inspirer à tous un même esprit¹... »

1. Discours de l'Hiérophante à l'Initié, *Mémoires de Baruel*, t. III, p. 117. Hambourg, 1803.

Et quel est cet esprit ? L'un des douze aréopagites, l'un des collègues mêmes du chanoine Dalberg, le baron Knigge, nous éclaire pleinement là-dessus. Il écrit : « Pour rétablir l'homme dans ses droits primitifs d'égalité et de liberté, il faut commencer par détruire toute religion, toute loi civile, et finir par l'abolition de la propriété¹... » Voilà qui nous renseigne tout de suite sur le point *terminus* où l'on nous mène, sur l'opinion à laquelle on travaille à nous conduire. Mais va-t-on, du moins, nous dire où l'on nous achemine ? On s'en garde bien, et l'on met tout en œuvre, au contraire, pour que nous ne le soupçonnions pas. Lisez les initiations aux premiers grades, même à certains grades élevés, et vous y voyez le Christ appelé le *Divin Maître*. Vous y trouvez cette recommandation, plutôt faite pour vous surprendre après la note secrète du baron Knigge : *Soyez de vrais chrétiens !* Et le même Knigge écrit d'ailleurs cyniquement à l'un des grands

1. Robiano, *Continuation de l'Histoire de l'Eglise*, Code illuminé, système général, t. II, pièces justificatives, p. 394, 395, 457.

initiés, à propos de ces mêmes initiations, si fallacieusement teintées de piété : « Nos gens voyant ainsi que nous avons le vrai christianisme, il ne nous reste plus qu'à ajouter quelques mots contre le clergé... *Je l'ai fait de manière que je voudrais donner ces grades aux Papes et aux Rois*¹... » Weishaupt, de son côté, écrit plus clairement encore au même confident : « Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les grands théologiens protestants, qui sont membres de notre Illuminisme, croient réellement que la partie relative à la religion, dans ces discours, renferme le véritable esprit du christianisme ! *O hommes, que ne pourrai-je pas vous faire croire*² ! » Il ajoute ensuite : « Je veux que tout cela soit fait à la Jésuite... Allons tout doucement³... » Et, quarante ans plus tard, lorsque la haute direction maçonnique aura passé d'Allemagne en Italie, on

1. Barruel, *Mémoires*, t. III, p. 145, *Lettre de Philon-Knigge à Caton-Zwach*.

2. *Id.*, *Mémoires*, *Ecrits originaux*, *lettre de Weishaupt à Zwach*, t. III, p. 120.

3. *Id.*, *Mémoires*, t. III, p. 257, *Ecrits originaux*, *lettre du 15 mars 1781*.

lira, dans une circulaire secrète, reproduction fidèle de la formule illuministe : « Ecrasez l'ennemi à force de calomnies... Pour vous donner droit d'asile au foyer domestique, vous devez vous présenter, *avec toutes les apparences* de l'homme grave et moral. Offrez d'abord des livres inoffensifs. *Ayez l'air d'être simples comme des colombes*. Puis, peu à peu, vous amenez *vos dupes au degré de cuisson voulu* '... » Ainsi, abolition de toute religion, de toute loi civile, de toute propriété. Ce n'est l'opinion de personne, mais où l'on entend amener tout le monde, et par l'opinion même, en s'ingéniant à faire croire à chacun qu'on n'attaque ni la religion, ni la loi civile, ni la propriété. Avec « l'air d'être simples comme des colombes », on vous pousse « tout doucement », non seulement où vous ne savez pas aller, mais où vous ne voulez pas aller. En vertu même d'une doctrine et d'une théorie, on ne vous impose pas seulement une opinion

1. Crétineau-Joly, *l'Eglise romaine en face de la Révolution*, t. II, p. 87.

que vous n'avez pas, mais que vous ne voulez pas avoir.

Voilà donc le but bien clairement défini, et par les papiers mêmes de la secte, par des aveux écrits. Reste à savoir par quel ensemble de combinaisons, au moyen de quels rouages, y parvient l'association, et c'est aussi ce que nous apprennent les documents les plus précis.

D'après les *Ecrits* mêmes des Illuminés, leur société, qui a seule rendu possible la Révolution, composait un véritable gouvernement secret, international, et machiné, du haut en bas, en vue de la suggestion et de l'intimidation.

Au sommet, un grand Maître, entouré d'un Aréopage de douze hauts initiés, seuls entièrement instruits du but final, et qui étaient les aréopagites. Immédiatement au-dessous, trois grands inspecteurs ou Directeurs Nationaux, préposés aux trois grandes régions « illuminées » qui partageaient le monde. Plus bas, au-dessous des Directeurs Nationaux, les Directeurs Provinciaux. Puis, plus bas encore, au-dessous des provinciaux, tout un réseau

d'Époptes, réunis en groupes, et enfin, sous la surveillance et la direction des Époptes, la simple multitude des Loges et des Ecoles minervales. Une certaine direction d'esprit partait donc du grand Maître et de son Aréopage, descendait comme par un courant électrique aux Directeurs Nationaux et Provinciaux, puis des Provinciaux aux Époptes, et, des Époptes, se répandait et se distribuait dans les Ecoles et les Loges. Le grand Maître et son Aréopage, au surplus, étaient absolument inconnus des étages inférieurs. Leur existence même leur était cachée, et les Aréopagites seuls connaissaient le grand Maître. Les Loges et les Ecoles étaient donc dominées et maniées par toute une direction supérieure qu'elles ne soupçonnaient même pas. Toute cette organisation, enfin, tendait, par tous ses organes, à créer et à faire circuler une certaine manière de voir, de juger et de penser en tout, dans tous les ordres d'idées, et les *Ecrits originaux*¹ nous

1. « Partie des *Ecrits originaux* de la Secte illuminée, découverts à Landshut, lors des recherches faites chez le ci-devant Conseiller de la Régence, sieur Zwach, les 11 et

donnent, à cet égard, un aperçu infiniment curieux des diverses classes et sous-classes de cette espèce d'Université occulte, et de manufacture à opinions sur toutes choses.

12 octobre 1789, et imprimés par ordre de Son Altesse Electorale. Munich, chez Antoine François, imprimeur de la Cour. »

III

Le premier groupement de Loges, placé à la base de l'association, s'appelait le « district illuminé », et ce « district illuminé », ou réunion d'un certain nombre de Loges, était régi par un « Synode ». Le « Synode » se composait de sept Eoptes, et les sept Eoptes, chacun dans sa partie, présidaient aux sept Facultés entre lesquelles se répartissaient les Loges et les Ecoles minervales, selon les goûts, la carrière, le métier, ou les études des adeptes. Chaque district, d'après cette répartition, comprenait donc ainsi sept groupes de Loges : la Loge ou les Loges de la Physique, soumises à l'Eopote physicien, et où l'on s'occupait tout

particulièrement de magnétisme ; la Loge ou les Loges de la Médecine, où l'on étudiait aussi la Chimie, et soumises à l'Epopte de la Médecine ; la Loge ou les Loges de l'Histoire naturelle, où étaient mises à l'étude les origines de l'Homme, et soumises à l'Epopte naturaliste ; la Loge ou les Loges de la Politique, d'où ressortissaient la Diplomatie, l'Histoire, la Biographie, et soumises à l'Epopte de la Politique ; la Loge ou les Loges des Arts, soumises à l'Epopte des Arts ; la Loge ou les Loges des Sciences occultes, soumises à l'Epopte occultiste, et dans lesquelles, selon les termes mêmes des Ecrits, on enseignait « l'art de *violier le cachet des autres, et celui d'empêcher que les nôtres ne le soient* » .

Même en négligeant ce que pouvait annoncer d'inquiétant, dans ces assemblées toujours secrètes, l'étude d'un art comme celui de « violier le cachet des autres », ou ce qu'indiquait peut-être aussi de redoutable le magnétisme et la chimie qu'on y enseignait, on ne peut guère,

1. *Ecrits originaux*. Instruction pour le grade d'Epopte, nos 1, 2, 3, 4. Barruel, *Mémoires*, t. III, p. 221 et 222.

quant au reste, ne pas être convaincu, après le tableau de ces Facultés de propagande, que le but de l'association était bien, en effet, d'imprimer à tout, dans tous les ordres de connaissances quelconques, une impulsion particulière et voulue. Il s'agissait d'instituer une certaine physique, une certaine chimie, une certaine littérature, une certaine critique et une certaine histoire audacieusement et mensongèrement tendancieuses. La société Illuministe ne cultivait pas les Arts, les Sciences et les Métiers pour eux-mêmes, mais s'en emparait pour les tourner à ses desseins, et les documents les plus singuliers établissent encore, sur ce point, une détermination bien arrêtée : « Vous pourrez demander l'avis des savants étrangers, est-il prescrit aux Epopotes, et *faire servir leur science au profit de notre Ordre*, mais cela sans qu'ils s'en aperçoivent¹. » Les savants ne devaient donc pas s'apercevoir du profit tiré de leur science. Et pourquoi, sinon parce qu'on se réservait de l'altérer pour « s'en servir », et, natu-

1. Barruel, *Mémoires*, t. III, p. 224.

rellement, de l'altérer en s'en cachant? Ailleurs il est recommandé de « décrier » les écrivains, ou « d'enfler la trompette » en leur faveur selon qu'ils tendent ou ne tendent pas eux-mêmes, consciemment ou non, où tend la secte : « Lorsqu'un écrivain, est-il dit textuellement, annonce des principes qui sont vrais, mais qui n'entrent pas encore *dans notre plan d'éducation du monde*, ou bien des principes dont la publication est prématurée, *il faut chercher à gagner cet auteur*. Si nous ne pouvons pas le gagner et en faire un adepte, *il faut le décrier*¹. » Et il était encore ordonné : « Quand il se passe quelque chose de grand, de remarquable, il faut jeter en avant *le soupçon que cela nous est dû*... S'il se trouve un homme d'une grande réputation pour son mérite, *faites croire qu'il est des nôtres*². »

Une vaste entreprise de tromperie encyclopédique, et de tromperie systématiquement préméditée, un parti pris de capter, de duper, d'égarer l'esprit, sur toutes les routes qui

1. Barruel, *Mémoires*, t. III, p. 246 et 247.

2. *Id.*, *Mémoires*, t. III, p. 244.

peuvent s'ouvrir devant lui, tout cela, il y a cent trente et cent vingt ans, était donc bien l'œuvre de la société secrète d'où est en partie sorti notre monde moderne, si troublé et si troublant. De tous côtés, des rabatteurs recrutaient les adeptes, pour les réunions du premier degré, pour les Ecoles minervales. Puis, là, tout en lui fournissant les livres ou les instruments utiles à ses études, tout en l'attirant par certains avantages professionnels, on façonnait progressivement le néophyte et, soit en politique, soit en art, soit en fait d'événements ou de personnages historiques, soit même en fait de mode ou de goût, l'élève de la Loge et de l'école minervale colportait ensuite partout, sous une inspiration qu'il ignorait et qu'il croyait, par conséquent, venir de lui-même, une « opinion » qui, sous couleur d'être celle de l'homme « éclairé », et en l'étant même quelquefois par un côté, contenait toujours, en même temps, quelque chose de mortel pour toute espèce de discipline, de loi, de religion, d'ordre, de morale et d'Etat.

Et pourquoi le secret, ce secret si absolu et

si sévère, non seulement vis-à-vis des étrangers à l'association, mais dans l'association même vis-à-vis des adeptes? C'était là, justement, qu'était le génie de la machination. Sur le but même, le secret s'explique de soi. On ne pouvait mener « l'opinion » où le voulaient les meneurs, qu'à la condition de le lui cacher. Mais il y avait encore d'autres raisons. La secte, d'abord, sur ce qu'on pourrait appeler son affiche, visait à la liberté, à la négation de l'autorité. Il eût paru, en conséquence, trop contradictoire d'y montrer ouvertement une autorité, et cette autorité, au nom des principes mêmes de l'association, eût risqué d'y être combattue. On échappait habilement, en ne la montrant pas, au danger de la faire combattre. De plus, comme le remarque Weishaupt avec une singulière subtilité, « on reçoit plus volontiers les ordres d'un inconnu que ceux des hommes dans lesquels on reconnaît peu à peu toutes sortes de défauts ». Et il note encore, avec la même justesse : « On peut mieux ainsi observer ses inférieurs. Ils font plus attention à leur conduite lorsqu'ils se croient environnés de

gens qui les observent¹. » En outre, lorsque des hommes sont ostensiblement d'une secte ou d'une école, lorsqu'ils se reconnaissent pour en être, l'« opinion » est prévenue contre leur esprit de corps, elle se tient en garde. Mais des hommes que rien ne montre unis entre eux, qui ne savent même pas toujours eux-mêmes s'ils le sont, mais qui le sont, et pensent et jugent de même sur tout, ces hommes-là réalisent précisément ce qu'il s'agit de réaliser, c'est-à-dire un *consensus*. Un *consensus* artificiel, en *consensus* fabriqué, mais qui semble spontané, et qui impressionne fortement. Enfin, et c'était peut-être le point capital, l'élève de la loge, en ne voyant pas ses maîtres, croyait ne pas en avoir, pensait tirer ainsi de son propre fond les idées qu'on lui suggérerait en le lui laissant ignorer, et il n'y tenait pas seulement, dès lors, par persuasion, mais encore par vanité. Il respirait l'air d'une école d'orgueil, d'âpreté et de violent individualisme.

1. Barruel, *Mémoires*, t. III, p. 248 et 249.

IV

Telle était, presque partout, à la fin du xviii^e siècle, cette formidable machine à « opinion » de la Franc-Maçonnerie « illuminisée ». Tout à coup, dans les salons, les cafés, les écoles, les promenades, circulait un amusant paradoxe qui renversait toutes les idées reçues en Histoire. Cela sortait des Loges où se fabriquait l'opinion historique ! Ou bien, une mystérieuse fureur de magnétisme soufflait sur la société, comme avec Mesmer et Cagliostro, y détraquait tout et tout le monde. Cela sortait des Loges où l'on faisait de la physique ! Ou bien encore, une découverte, ou une prétendue découverte savante, éclaboussait de ridicule la

Religion et l'Écriture sainte, qui n'avaient rien d'ailleurs à voir dans la question, mais n'en paraissaient pas moins atteintes. Cela partait des Loges qui se consacraient à l'histoire naturelle ! En un mot, l'invisible et mystérieux chef d'orchestre, dont il devait être question à quelque cent dix ans de là, à propos de l'affaire Dreyfus, étendait déjà son bâton au sommet de la pyramide, et l'entraînement de tous ces esprits, qui pensaient facticement ainsi à l'unisson, sans s'apercevoir eux-mêmes de ce que leur unisson avait de factice, s'accélérait et se renforçait encore des avantages pratiques qu'il pouvait y avoir à prendre part au concert. D'après les prescriptions les plus formelles de l'Ordre, ses plus hauts dignitaires ne devaient pas se faire scrupule de jouir de situations plus ou moins hautes dans l'État ainsi que dans l'Église¹. Et rien n'est curieux comme la nomenclature de tous les postes officiels occupés par les hauts maçons entre 1785 et 1900. L'un est conseiller aulique, un autre général, un autre

1. Barruel, *Mémoires*, t. III, p. 291 et 249.

juge, un autre garde du Trésor, un autre chanoine ! Tous embusqués aux bons endroits et tous secrètement ennemis de ce qu'ils ont l'air de servir ! Dès lors, et fréquemment, tel adepte, plus zélé qu'un autre pour l'opinion répandue par la secte, avance dans sa carrière avec une rapidité miraculeuse, conduit comme par une bonne fée, tandis qu'autour de lui les partisans de l'opinion contraire n'avancent pas. Ainsi, telle opinion est avantageuse et telle autre ne l'est pas. Telle opinion est un talisman, et telle autre porte malheur ! On gagne déjà à penser en mesure. Comment, dans de semblables conditions, la mécanique à opinions n'aurait-elle pas bien fonctionné, et comment tout ce qui eut cours comme idées, goûts, modes, engouements, à la veille de la Révolution, et ce qui la détermina, en politique, en science, en morale, en religion, en philosophie, en littérature, en art, n'aurait-il pas alors fait fureur, et entraîné le monde ?

V

La Franc-Maçonnerie actuelle continue-t-elle l'industrie exploitée par les Illuminés? Elle en a absolument repris la suite, et l'Illuminisme était déjà tout ce qu'elle est, comme elle est encore tout ce qu'il était, L'Illuminisme poursuivait la destruction de toute religion, et la Franc-Maçonnerie la poursuit également. Elle a supprimé de son Rituel la reconnaissance du « Grand Architecte de l'Univers », et le F.°. Lannessan, 33°, député, ancien ministre, s'écriait, dans une fête solsticiale : « Oui, nous devons écraser l'Infâme! Mais l'Infâme, ce n'est pas le cléricalisme, l'Infâme, c'est Dieu¹! » L'Illumi-

1. Paul Nourrisson, *le Club des Jacobins*, p. 70.

nisme poursuivait la destruction de toute loi civile, et la Franc-Maçonnerie la poursuit de même. Le divorce pour elle n'est qu'un premier pas vers l'union libre. Selon le mot même du Rituel, mot de haute saveur et de saveur sentant même un peu le prospectus de lieu suspect, les « formes contractuelles » de l'union de l'homme et de la femme « s'assoupliront » de plus en plus¹. L'Illuminisme, enfin, tendait à l'abolition de la propriété, et le F. : Lucipia déclarait *ex cathedra*, parlant comme président du Conseil de l'Ordre : « La Fédération du Grand-Orient de France est une Fédération socialiste dans la plus large acception du mot². » Mais la suppression de toute religion, de toute loi civile, de toute propriété, ne représente pas, malgré tout, même à présent, l'opinion de la majorité, ni même d'une minorité avouable. C'est là le secret des Loges, ou plutôt des arrière-loges, et ce qu'il s'agit d'imposer par fraude, par piège, en se cachant de le faire. Aussi, les annuaires maçonniques et les

1. Paul Nourrisson, *le Club des Jacobins*, p. 107.

2. Dasté, *la Gangrène maçonnique*, p. 94 et 95.

statuts présentés à l'apprenti au moment de son affiliation déclarent-ils simplement : « La Maçonnerie est une institution philanthropique... Elle s'interdit les questions politiques¹,... » Consultez, cependant, ses *Bulletins*, ses *Comptes rendus aux ateliers*, toutes ces publications clandestines qu'elle a su faire dispenser du dépôt légal, et vous découvrez dans ces archives secrètes d'une association qui « s'interdit les questions politiques », que toutes les lois politiques votées par les Chambres leur sont invariablement envoyées toutes faites du Grand-Orient ! M. Paul Nourrisson l'a prouvé récemment dans un livre irréfutable. M. Prache, député de Paris, l'établit également dans son rapport à la Commission des Pétitions. Le fameux programme de Belleville est même constamment réimprimé dans les *Comptes rendus aux ateliers*, comme les commandements de Dieu

1. Lire sur ce point tous les documents cités en abondance dans le *Club des Jacobins*, de M. Paul Nourrisson, et la *Pétition contre la Franc-Maçonnerie à la onzième commission des pétitions de la Chambre des députés*, par M. Prache, rapporteur.

et de l'Église dans les catéchismes¹. Mais vous n'en lisez pas moins, même après tout cela, dans le manifeste officiel du Grand Convent de 1904, destiné, il est vrai, à la publicité des journaux, cette déclaration impudente : « La Franc-Maçonnerie *n'est pas une secte religieuse ni une association politique. Elle ne prend pas et ne veut pas prendre une part directe ou indirecte au gouvernement de ce pays* ²... »

Un journal du Brésil, la *Fohla do Norte*, dans son numéro d'août 1898, rend compte des obsèques d'un 33^e, Grand-Maître-Adjoint Honoraire de la province de Para. Les funérailles sont religieuses, et la Maçonnerie Brésilienne a réclamé elle-même l'assistance du clergé. Les équerres, les truelles, les triangles et les tabliers se sont mêlés, pendant l'office, aux emblèmes de l'Église, et les Francs-Maçons, au cimetière, une fois les prêtres partis, sont allés jusqu'à entonner eux-mêmes un *Kyrie* en musique. Ils

1. *Compte rendu aux ateliers de la Fédération*, du 1^{er} au 12 avril 1898.

2. Discours de clôture du Convent de 1904, cité *in extenso* dans la *France chrétienne* du 22 septembre 1904.

ont célébré, en propres termes, « le tact avec lequel leur F. . . avait su allier la foi religieuse au dévouement maçonnique ¹... » Or, ouvrez, à la même époque, l'*Annuaire du Grand-Orient de France*, du Grand-Orient qui supprime Dieu, et vous y voyez le Grand-Orient du Brésil officiellement porté par les Francs-Maçons de la rue Cadet comme en parfaite fraternité et communion maçonnique avec eux ! A Paris, en raison de ce qu'on peut s'y permettre, la Maçonnerie déclare Dieu Infâme. Mais, au Brésil, elle chante le *Kyrie*, en raison de ce qu'il est profitable d'y chanter ! Elle se déclare athée faubourg Montmartre, mais s'affiche catholique dans la province de Para ! N'est-ce donc pas exactement l'exclamation secrète de Weishaupt : *O hommes ! que ne pourrai-je pas vous faire croire ?* N'est-ce pas la stricte application des prescriptions littérales de la circulaire secrète : « Amenez vos dupes au degré de cuisson voulu ? »

Et ne retrouve-t-on même pas encore d'autres

1. Cité par la *Franc-Maçonnerie démasquée*, n° 64, année 1899, pp. 177 et suivantes.

points d'identité entre les Francs-Maçons d'il y a cent quinze ans, et ceux d'aujourd'hui ? Grâce à des révélations récentes, et qui resteront historiques, nous connaissons l'étendue et le fonctionnement de la délation maçonnique actuelle. Eh bien, ouvrez toujours les *Écrits*, ces *Écrits* du procès de Munich, et voici ce que vous y lisez : « Tout Illuminé doit commencer par se munir de tablettes en forme de journal... Espion assidu de tout ce qui l'entoure, il observera continuellement les personnes avec lesquelles il se trouve ; amis, parents, ennemis, indifférents, tous, sans exception, seront l'objet de ses recherches ; il tâchera de découvrir leurs liaisons, leurs actions... Chaque jour, il marquera sur ses tablettes ce qu'il a observé en ce genre. Chaque mois, il fera deux fois le relevé de ses observations ; il en transmettra l'ensemble à ses supérieurs, et l'Ordre sera instruit par là quels sont dans chaque ville, ou chaque bourg, les hommes de qui il doit espérer la protection, ou redouter l'opposition¹... » Ainsi, à

1. *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, Baruel, t. III, pp. 25 et 26. Hambourg, 1803.

la veille de la Révolution, il y avait déjà les « tablettes », exactement comme il y a maintenant les « fiches ». Deux fois par mois, dans Weishaupt, les « tablettes », ou les « fiches », se transmettent, administrativement, aux supérieurs hiérarchiques, qui les font parvenir à l'Ordre, et les « fiches », ou les « tablettes », toujours hiérarchiquement, passent à présent des simples « Frères » délateurs aux « Vénérables » des Loges, qui les transmettent au Grand-Orient, lequel s'appelle toujours l'Ordre!

Que manque-t-il donc, comme mécanisme général, à la Franc-Maçonnerie actuelle pour être la continuation exacte de l'Illuminisme? Un seul point. Au-dessus des Loges et de leurs supérieurs visibles, il y avait, en Illuminisme, un aréopage ignoré même de l'Association. Existerait-il, par hasard, de nos jours, au-dessus du Grand-Orient et de ses grands dignitaires connus, des directeurs inconnus, d'où partiraient, à l'insu même des Loges, toutes les suggestions et toutes les directions? La simple analogie constituerait déjà une forte présomption. Mais nous avons mieux qu'une présomp-

tion, et l'identité, même ici, ne semble plus guère douteuse, après les révélations de M. Copin-Albancelli, dans son témoignage capital *Comment je suis entré dans la Franc-Maçonnerie et comment j'en suis sorti* :

« Un des hommes les plus considérables du monde maçonnique, nous raconte-t-il, m'avait proposé un rendez-vous pour une communication qu'il me disait être d'une extrême importance.

« — Vous pouvez mesurer, me dit-il, la puissance de la Franc-Maçonnerie. Et pourtant, vous êtes aussi à même de vous rendre compte de la médiocrité des éléments qui la composent. Nous sommes organisés, tandis que les autres ne le sont pas. De plus, le pays ignore notre organisation. Là est le secret de notre force... Mais au lieu d'une association se composant, comme la Franc-Maçonnerie, de vingt-cinq mille nullités, supposez une autre association qui compterait seulement mille membres, mais qui n'en admettrait jamais un nouveau sans l'avoir étudié et suivi pendant des années... Supposez une telle association arrivant, par un

pareil recrutement, à ne compter que des membres de choix, tels qu'à eux tous on peut dire qu'ils n'auraient qu'une tête, qu'un cœur, qu'un bras... Que penseriez-vous de la force dont disposerait une pareille association ?

« Je répondis naturellement que cette association serait la reine du monde.

« Alors, après m'avoir répété que ce qu'il allait me faire savoir devait à tout jamais rester entre nous, mon interlocuteur me dit :

« — Eh bien, cette association existe et je suis autorisé, si vous le voulez, à vous y faire pénétrer ¹... »

Au-dessus de la Maçonnerie qu'on voit, il y aurait donc, encore maintenant, la Maçonnerie qu'on ne voit pas, celle qui commencerait où paraît finir l'autre. Et quelle serait cette Maçonnerie-là ? Qui la composerait ? Qui la dirigerait ? On a connu, grâce au procès de Munich, les hauts Illuministes de Bavière, ceux qui ont en réalité bouleversé le monde à la fin du dix-hui-

1. *Comment je suis entré dans la Franc-Maçonnerie et comment j'en suis sorti*, par Copin-Albancelli. Chez Perrin, Paris, 1905.

tième siècle. C'était, avec Weishaupt lui-même, professeur de Droit à Ingolstad, des généraux, des chanoines, des juges, des barons allemands. Un autre procès du même genre nous fera-t-il connaître un jour les autres magistrats, les autres généraux, les autres professeurs, et, peut-être même aussi, les autres chanoines et les autres barons qui mènent le bouleversement actuel ¹ ?

1. Voir, à l'appendice, la liste des Illuminés de Bavière, p. 85.

VI

Et le but de tous ces artifices, de toutes ces machinations, est bien toujours également de nous imposer, en tout et pour tout, une opinion. Le *Bulletin hebdomadaire* des travaux de la Maçonnerie en France, à l'usage des seuls adeptes, et qu'on leur adresse secrètement, ne laisse, là-dessus, aucun doute. Sous une forme nouvelle, les Loges actuelles, en réalité, reproduisent les Écoles minervales, et les sujets les plus variés y sont constamment traités, dans des leçons et des conférences, toujours violemment ou insidieusement dirigées, même en matière d'hygiène ou de grammaire, selon une tendance. En mars 1904, Loge les Amis de la

Tolérance, conférence sur cette question : *Comment doit-on combattre la religion*, par le F. Aron, maître de conférences à la Faculté de Droit de Paris. Même époque, dans d'autres Loges : *la Séparation des Églises et de l'État, la Morale sans Dieu, l'Amour libre et le Mariage, la Limitation de la population, la Liberté de la Maternité*, par la sœur Nelly Roussel. Même année encore, *Pourquoi il faut être socialiste, Absurdité de la Propriété, la Guerre russo-japonaise*. Puis, ce sont les sujets scientifiques, littéraires, grammaticaux, artistiques, industriels, professionnels : *la Tuberculose, le Luminaire depuis le commencement du monde, l'Unification d'un système d'écriture phonétique, la Terre tourne sur trois axes, l'Emploi du blanc de céruse*.

L'écrasement de la Russie par le Japon, son bouleversement par la révolution, la dépopulation systématique, la propagation du malthusianisme et de la pornographie, l'incitation indirecte à l'immoralité, la suppression de l'orthographe, constituent, dans le plus singulier pêle-mêle, les thèmes et les vœux courants de

ces leçons et de ces conférences. On fait même, dans certaines Loges, des cours de police pratique, comme la leçon annoncée dans le *Bulletin* du 1^{er} janvier 1904, et donnée au groupe maçonnique de la préfecture de police : *les Accidents simulés*, par le F. : Péchard, commissaire de police de la Ville de Paris. Enfin, d'autres sujets défient toute classification, et notamment celui-ci, traité aux Rénovateurs, par le F. : Meslier, député de Paris : *la Psychologie des grands traîtres, Judas, Ganelon et Bidegain* ¹ !

Que les « Écoles minervales » et leur esprit se retrouvent déjà ainsi dans les Loges, ce n'est pas douteux. Mais ils ne se reproduisent pas que là, et le F. : Fournière, actuellement, peut transporter à l'École Polytechnique même, par autorisation ministérielle spéciale, dans une chaire tout exprès créée pour lui, un cours de sociologie professé par lui au Grand-Orient.

1. Voy. le *Bulletin hebdomadaire des travaux de la Maçonnerie en France*, mois de janvier, mars, avril, juin, octobre, décembre 1904, et 4 janvier 1905, cité par *la France chrétienne*.

L'École Polytechnique n'est donc plus même ainsi l'École Polytechnique, mais l'École Polytechnique minervale ! On a souvent répété que nous n'étions pas en république, mais en Franc-Maçonnerie. De même, en réalité, nous n'avons pas l'enseignement laïque, mais l'enseignement minerval. C'est toujours le mensonge, le mirage et l'imposture systématiques, le change donné méthodiquement. On altère la science des savants, on décrie l'écrivain qu'on n'enrégimente pas, on « enfle la trompette » en faveur de celui qu'on enrégimente, ou qui marche dans le sens voulu sans qu'on ait eu besoin de l'enrégimenter. Au théâtre, dans le roman, dans le journalisme, on lance et on exalte ainsi de faux talents, de scandaleuses ou bouffonnes célébrités prônées et acclamées à réclame-que-veux-tu, même dans les journaux les mieux pensants. Et l'on invente, en même temps, un faux Balzac, un faux Auguste Comte, un faux Renan, un faux Fustel de Coulanges, un Balzac, un Comte, un Renan, un Fustel soi-disant révolutionnaires ! On a déjà vu l'application du précepte : « Amenez vos dupes au

degré de cuisson voulu. » On peut voir également l'application de celui-ci : « S'il surgit quelque homme de mérite, faites croire qu'il est des nôtres ! »

VII

L'entreprise clandestine de détournement et de captation sur tout ce qui est l'esprit public n'est donc pas niable. Il s'agit de nous faire réclamer nous-mêmes toutes les destructions progressives tendant à notre destruction totale. C'était là, au moment de la Révolution, et c'est toujours, en ce moment, le plan général de la Franc-Maçonnerie. Mais il reste à la voir dans le détail de son travail, et nous allons l'y suivre à l'occasion d'événements comme le mouvement de 89, l'affaire Dreyfus et le bouleversement actuel de la Russie.

Depuis déjà longtemps, d'après certaines observations faites dans les Archives de province,

on présumait, dans le mouvement politique de 1789, un courant en partie factice, et une étude récente de MM. Cochin et Charpentier, *La Campagne Électorale de 1789, en Bourgogne*¹, justifie curieusement cette présomption. Peut-on, se demandent les auteurs, appeler campagne électorale celle du Tiers État à la fin de 1788 et au commencement de 1789? Une campagne électorale est menée par un parti et des chefs, et ce parti et ces chefs sont connus. Or, en 1789, la nation paraît partout se lever d'elle-même. C'est une armée sans cadres, sans aucune organisation visible, et qui manœuvre, cependant, avec le plus remarquable ensemble. Les différentes provinces, à cette époque, ont les plus grandes difficultés de communication, et sur tous les points du royaume, néanmoins, on voit se faire, en même temps, les mêmes démarches, se rédiger les mêmes requêtes, dans les mêmes termes, avec les mêmes comparaisons littéraires, le tout soutenu partout avec un

1. *La Campagne Électorale de 1789 en Bourgogne*, par Augustin Cochin et Ch. Charpentier. Revue l'*Action française*, numéros des 1^{er} et 15 novembre 1904.

parfait ensemble, par la « tempête des pamphlets anonymes. »

Que réclame-t-on donc ainsi dans toute la France, avec cet ensemble et cette unanimité? Deux choses bien précises : le renvoi du ministre Brienne, et la convocation des États. C'est, dans la même minute, ce que libelles et communes demandent à l'unisson, et c'est aussi ce qu'ils obtiennent. Vont-ils au moins se taire, après l'avoir obtenu? Pas du tout, et aussitôt Brienne renvoyé, aussitôt les États convoqués, le charivari recommence, pour réclamer, cette fois, l'élection au scrutin, le doublement du Tiers et le vote par tête! En mesure, sur le même ton, partout et en même temps, on se remet encore à demander les mêmes choses. C'est bien toujours l'« orchestre ! »

En quoi, seulement, l'« orchestre » consiste-t-il? Quels sont les instruments? C'est ce que nous indiquent les auteurs de *La Campagne Électorale* dans cette explication circonstanciée : « Vers ce temps-là, dans la ville de Dijon, un groupe d'une vingtaine de personnes se fait remarquer par son grand souci des intérêts du

Tiers État... Il se compose de médecins, de chirurgiens, d'hommes de loi surtout, avocats, procureurs, notaires... Les plus remuants sont le médecin Durande, le chirurgien Hoin, le procureur Gillotte... Comme tous les groupes semblables, c'est dans les premiers jours de décembre 1788 que celui-ci commence sa campagne. Il s'agit de faire proposer aux corporations par le maire, puis envoyer au roi, au nom du Tiers de la ville, la requête dont nous avons parlé. Or, la première condition, pour se faire entendre de l'autorité et de l'opinion, était de parler au nom d'un corps constitué : les particuliers ne sont rien alors ; les corps seuls sont écoutés... »

Les « corps seuls sont écoutés »... C'est au maire, par conséquent, et au maire seul, à consulter le corps de ville, c'est-à-dire tous les corps réunis ensemble, et à transmettre leur avis à l'autorité. Si donc l'élection au scrutin, le doublement du Tiers et le vote par tête sont sérieusement réclamés par le Tiers État, s'ils y représentent véritablement l' « opinion », le corps de ville, qui est le Tiers État lui-même,

les réclamera forcément. En résumé, si le petit groupe des Durande, Hoin, Gillotte et consorts, que MM. Cochin et Charpentier appellent les « cabalés », veulent, en toute sincérité, recueillir l'authentique opinion dijonnaise, ils demanderont au maire la réunion régulière du corps de ville. La lui demandent-ils? Non, ils ne la lui demandent pas, et chacun des corps, au contraire, est convoqué séparément, sans bruit, à l'insu du maire, et par le petit groupe même des « cabalés ». De cette façon, on n'invite que les compères, et beaucoup de membres ne viennent pas. Seuls, ne manquent pas de venir les partisans de la « cabale », tout spécialement avertis. Bien entendu, la majorité des présents adopte les trois articles, et, le corps comptant seul, les votants, aussitôt, se donnent pour le corps lui-même. Quant aux absents, opposants ou non convoqués, ils deviennent, quel que soit leur nombre, de « simples particuliers », et si l'un d'eux s'avise de protester, une abominable pluie d'outrages, d'injures, de « placards », de « lettres anonymes » tombe immédiatement sur le malheureux. Et, non seu-

lement les « cabalés » réunissent ainsi les corps l'un après l'autre, mais ils échelonnent les réunions selon une tactique. Les avocats sont convoqués le 3 décembre, les médecins et les chirurgiens le 5, les procureurs au bailliage le 6, les notaires le 8, les procureurs au Parlement, les tanneurs et les écrivains le 9, les horlogers, les épiciers, les perruquiers et les apothicaires le 10... Et pourquoi les médecins après les avocats, les procureurs après les médecins, les horlogers après les procureurs et les apothicaires après les horlogers? Parce que certaines corporations sont d'esprit plus conservateur que d'autres, et qu'on entend, par là, forcer leur vote par l'accumulation des votes précédents. Les plus « cabalés » sont les avocats. En conséquence, on les convoque les premiers, en chambrant ceux dont on se méfie. Puis, par le précédent des avocats, on influence, en les chambrant de leur côté, les médecins et les chirurgiens. Puis, par le poids des avocats, des médecins et des chirurgiens, on pèse sur les notaires et les procureurs, et ainsi de suite pour tous les corps de métier, dont les der-

niers finissent par ne plus même résister.

Les vieux usages, cependant, ne sont pas encore abolis. On n'évitera pas, malgré tout, l'assemblée générale du Corps de Ville, elle finira toujours par avoir lieu, elle s'impose, mais on compte parvenir à la ligotter... Eh bien! même avec toutes ces précautions, tous ces pièges, tous ces chantages, tous ces ligotages, l'un des trois articles, le plus important, l'article capital, le vote par tête, ne va pas pouvoir passer. Les échevins refusent énergiquement leur vote. Et que font alors les « cabalés »? Ils déclarent mielleusement aux échevins qu'ils renoncent à l'article, puis le rétablissent frauduleusement dans la requête, le lisent avec le reste à l'assemblée d'une façon inintelligible, font voter le tout au milieu du tumulte, et la ville de Dijon se trouve, par ce procédé, avoir officiellement voté, et même voté d'enthousiasme, quoiqu'elle n'en ait jamais voulu, l'élection au scrutin, le doublement du Tiers, et jusqu'au vote par tête, expressément repoussé par les échevins!

Quant au caractère exact de la « cabale », de

la société Durande, Gillotte et compagnie, on a les plus fortes raisons de le soupçonner. « Deux mots, remarquent les auteurs de *La Campagne Electorale*, reviennent constamment dans les écrits échangés entre eux. » Ils y parlent sans cesse de leur « plan », de leurs « moyens », et emploient ces mots absolument, en leur donnant un sens précis qu'ils n'ont pas dans le langage courant. Or, observent MM. Cochin et Charpentier, « il faut noter ces nuances, car les mêmes termes se trouvent employés de la même manière dans toutes les correspondances maçonniques du temps ». Voilà déjà une indication. Mais en voici encore une autre, fournie par les libelles de l'époque, moniteurs ordinaires, et comme naturels, de tous ces groupements de « cabalés ». A propos de ces mêmes campagnes électorales, menées avec un aussi extraordinaire ensemble, on peut y lire des excommunications comme celle-ci : « Que vos éclats de rire redoublent *lorsqu'ils frapperont à la porte du Temple*, ces intrus... Et pour cela, *veillez aux portes du Temple*, vous que Jupiter en a rendus les maîtres véritables, sans

vouloir que la guirlande *ornant une colonne* pût se croire *la colonne elle-même* '... » Enfin, d'autres aveux, également indirects, mais peut-être encore plus complets, devaient se produire plus tard, et le discours suivant, prononcé à Auxerre, par le secrétaire de la Société des Jacobins, à l'inauguration d'un arbre de la Raison, n'est pas un des moins curieux : « Vers le milieu de notre siècle, et jusqu'à notre immortelle Révolution, les amis de la Liberté se sont appelés les Economistes et les Francs-Maçons. Je ne dirai rien des premiers. On sait qu'ils étaient tous des philosophes, de vrais amis de la Liberté, que le despotisme et l'ignorance ont cherché à couvrir de ridicule. Tout le monde connaît les récits merveilleux qu'on a faits des seconds. Les cérémonies et l'appareil qu'ils affectaient de laisser entrevoir amusaient le despotisme et le peuple qui en étaient les témoins. Celui-ci croyait religieusement à des apparences qui cadraient avec son caractère et ses habitudes.

1. *La Campagne Électorale en Bourgogne*, par MM. Augustin Cochin et Ch. Charpentier. *Action Française*, 1^{er} novembre 1904, p. 185.

Celui-là s'applaudissait de voir ainsi ses esclaves s'amuser dans des orgies mystérieuses et oublier leurs fers. Il était bien loin de soupçonner que ces mascarades nocturnes, pour ainsi parler, ne fussent que des cérémonies extérieures du culte de la Liberté. Ils ne voyaient pas que Momus n'était placé si adroitement au-devant de cette déesse que pour tromper le vulgaire et les tyrans. Quand on n'avait plus à craindre les regards des importuns, on tirait le rideau, Momus disparaissait, le voile tombait, et on rendait hommage à la véritable divinité du sanctuaire ¹... »

1. Discours de Mauger, fils, secrétaire de la Société des Jacobins à Seignelay, district d'Auxerre, en présence de Lebon, représentant, inséré au *Bulletin* du 15 nivôse an II. (*Archives* de M. Gustave Bord.)

VIII

En 1789, et quelques années auparavant, c'était donc bien du fond du « Temple » qu'on égarait et qu'on surprenait ainsi l'opinion, et c'est encore du fond du « Temple » qu'on l'égarait et qu'on la surprend à présent. Cette déformation et cette mutilation de l'opinion dijonnaise, n'est-ce pas, à la lettre, et avant la lettre, le scrutin d'arrondissement actuel, la déformation et la mutilation du suffrage universel d'aujourd'hui? On a fini par traiter le corps de la nation comme on avait commencé par traiter le corps de ville. Mais la Loge n'a pas seulement conservé et étendu ses procédés, elle en a trouvé d'autres, elle en pratique de nouveaux,

et possède maintenant, dans la presse, l'instrument d'imposture le plus puissant qu'on ait encore vu. Elle opère, en outre, en association ouverte et active avec le Juif, et le Grand-Orient et la Synagogue ne font plus qu'un. Ils forment, à l'heure actuelle, la raison sociale sous laquelle fonctionne le *trust* des idées, des goûts, des modes, des succès, des réputations et des agitations. Ils disposent seuls du silence, du bruit et de la diversion.

Reportons-nous à huit ans en arrière. Nous sommes le 17 novembre 1897, le soir où l'affaire Dreyfus va s'ouvrir. L'opinion est-elle favorable à la réhabilitation du condamné? Elle n'y songe même pas. Dans les salons, les cercles, les cafés, on apprend tout à coup, cependant, qu'un sénateur invite le gouvernement à procéder à la revision du procès, et la nouvelle, alors, fait hausser les épaules. On l'accueille par des plaisanteries, surtout dans les bureaux de journaux. Mais l'affaire, dès le lendemain, prenait un retentissement surprenant, et le nombre des journalistes disposés à plaisanter de l'innocent, ou du soi-disant

innocent, avait déjà diminué. Le surlendemain, il diminuait encore, et vous ne rencontriez plus, au bout de huit jours, que des nouvelles bouleversés, criant leurs angoisses, et qui paraissaient même outragés, lorsque vous ne les partagiez pas ! Quels étaient les meneurs et les menés, les imposteurs et les sincères ? C'était ce qu'il était assez difficile de distinguer. Mais l'embauchage n'était pas niable. Il se pratiquait impudemment, et par les moyens les plus variés. Tel vieux journaliste avait pris l'habitude d'éclater de rire, dès qu'on lui parlait de l'innocence de Dreyfus. Il occupait, seulement, une fonction dans un cercle, et on lui faisait comprendre à demi-mot qu'il avait tort, pour lui-même, de rire aussi bruyamment. Le soir même, il ne riait plus, et se découvrait des doutes. A tel autre, qui croyait pouvoir formuler ses méfiances dans les couloirs de son journal, on disait brutalement : « Si vous ne voulez pas être mis dehors, tâchez de parler autrement!... » Et le pauvre homme parlait autrement. Avec tel autre encore, on en arrivait presque aux

voies de fait. On le guettait dans le bureau où il corrigeait ses épreuves, et on l'entourait en l'insultant.

Ceux qui ont vu de près, à cette époque, certains intérieurs de journaux, ne les oublieront jamais. Il s'y passa des scènes comme on n'en avait jamais vues. Là, comme partout, et à tout le monde, sauf aux Juifs, pas un être, ni une cause, ne pouvaient être plus indifférents, ou même plus odieux, que Dreyfus. Mais il s'y déployait, en sa faveur, un travail, une propagande, un artifice effrayants. Des confrères, ordinairement sceptiques, vous entraînaient à part avec mystère, et vous endoctrinaient ardemment : « Ah ! mon cher, prenez bien garde... Ah ! si vous saviez certaines choses... Si on pouvait vous montrer... Mais on ne peut pas... Vous ne savez pas... Réservez-vous... Ne vous engagez pas... » Des gens, qui ne vous parlaient jamais, et se rendaient d'habitude à leur besogne sans vous voir, vous abordaient tout à coup sans raison et essayaient aussi de vous convertir. D'autres, qu'on ne voyait même jamais dans les bureaux, y venaient sans qu'on

sût pourquoi, s'approchaient de vous sans vous connaître, ou même vous apostrophaient, et vous disaient avec autorité, ou bien d'un air insinuant : « Ah ! c'est épouvantable !... Oui, il est innocent !... Vous ne savez pas... Faites attention... Vous verrez !... » Et cet extraordinaire travail de suggestion, cette conjuration par confidences et par menaces déguisées, minait ou bouleversait presque tous les journaux, même ceux où le public ne pouvait pas s'en douter. Elle minait d'ailleurs également les salons, et devait même miner les familles. Elle devait tout troubler et tout dévaster. Chacun était l'objet d'un assaut, guetté à chaque détour de porte, outragé ou persécuté s'il ne se rendait pas, et le nombre des gens « frappés de la grâce » grossissait dans des proportions étonnantes. On retrouvait tous les jours quelque figure changée, où se lisait comme une conversion subite. Dans les feuilles mêmes qui devaient plus tard soutenir Dreyfus avec le plus de fanatisme, les « dreyfusards », au début, n'étaient d'abord qu'en petit nombre. Au bout de quelque temps, même dans les journaux de

la cause adverse, ils étaient quelquefois assez nombreux pour qu'il ne fût pas toujours possible de s'exprimer dans les bureaux comme on s'exprimait dans ses articles. Par un surchauffement de presse monstrueux, on arrivait ainsi à tout mettre en France sens dessus dessous, pour une question à laquelle non seulement la France, en réalité, ne comprenait rien, mais à laquelle, par des raisons antérieures et supérieures de race et de sang, elle devait toujours s'obstiner à ne rien vouloir entendre.

Comme cent dix ans auparavant, au moyen d'embauchages, de manœuvres, de mirages, d'intimidations, de mystifications, on avait donc créé, facticement, au milieu d'un calme profond, une des situations les plus violemment troublées de l'Histoire¹. Personne, en dehors d'une secte, ne se souciait de l'affaire Dreyfus, et tous les journaux, cependant, hostiles ou favorables, ne parlaient plus que de l'affaire Dreyfus ! L'immense majorité du pays ne sortait de son indifférence, à l'égard de Dreyfus, que pour le

1. Voir l'Appendice, p. 92.

mépriser ou le haïr, et dans tous les journaux, cependant, ou dans presque tous, même dans ceux qui l'attaquaient le plus énergiquement, les journalistes plus ou moins ouvertement voués à la défense de Dreyfus se multipliaient de plus en plus ! Toutes les semaines, ou quelquefois même tous les matins, il paraissait une nouvelle feuille, plus ou moins frénétique, plus ou moins ordurière, et ajoutant plus ou moins à l'épouvantable charivari organisé pour Dreyfus ! La presse, miroir ou prétendu miroir de l'opinion, reproduisait donc exactement, et de toutes les façons, le contraire même de l'opinion, et l'effet de ce faux miroir, où l'opinion ne se voyait pas comme elle était, ne pouvait déjà que la troubler. Mais on ne s'en tenait pas là ! Les journaux patriotes étaient, malgré tout, nombreux. Mais pas un d'eux, ou presque pas un d'eux, n'arrivait généralement à l'étranger. Un Français, passé la frontière, ne trouvait plus à lire, comme feuilles de son pays, que celles où son pays était conspué. Non seulement l'opinion française se reconnaissait ainsi difficilement chez elle, mais l'étranger s'abusait

encore forcément sur elle, l'abusait elle-même par reflet, et ce n'était même pas encore tout ! Dans toutes les capitales et dans tous les pays, à Londres, à Berlin, en Allemagne, en Autriche, en Amérique, des agences Juives ou internationales fonctionnaient sans arrêter, et fausses nouvelles, fausses dépêches, partaient de là par paquets, par avalanches, inventées et lancées selon les besoins du moment, et donnaient le change sur tout, maquillaient, falsifiaient, défiguraient tout !

Un Américain ami de la France, instruit, distingué d'esprit, catholique sincère, me déclarait, il y a quelques années, ne pas pouvoir, quant à lui, mettre l'innocence de Dreyfus en doute.

Et, comme je me récriais, il m'expliquait vivement :

— Mais le colonel Henry a avoué dans sa prison, avant de se suicider, être l'auteur du crime reproché au condamné !

— Et où avez-vous vu cela ? lui demandai-je tout stupéfait.

— Mais, me répondait-il, *dans vos journaux, dans les dépêches...*

Et toute cette désastreuse affaire Dreyfus,

avec la marque juive, porte bien aussi la marque maçonnique. Elles s'y entrelacent comme le nom et le prénom, et le *Bulletin hebdomadaire des travaux de la Maçonnerie*, les *Comptes rendus aux Ateliers de la Fédération*, en témoignent suffisamment. Des manifestations maçonniques répétées ont lieu en province et à Paris en faveur du « Juif martyr de l'iniquité », et le grand Convent annuel déclare textuellement, dans une délibération solennelle, prise le 19 septembre 1898, que « défendre et excuser les illégalités reprochées à certains chefs militaires, c'est trahir la Révolution »... Il « signale le complot qui s'est noué contre la légalité »... Il « dénonce comme artisans du complot les cléricaux et les césariens »... Il « félicite les membres du ministère républicain d'avoir enfin déjoué les pièges des éternels ennemis de la liberté »... Il « prend l'engagement de les soutenir jusqu'au bout » ¹. Et cela est adopté sans débats, d'enthousiasme, à l'unanimité, par toutes les Loges de France réunies !

1. *La Gangrène maçonnique*, par Dasté, p. 188.

IX

La prodigieuse trompette de mensonge que peut ainsi devenir la presse aux mains d'imposteurs puissants, se révèle de même, en ce moment, dans l'assaut furibond donné à la Russie, et dans l'apothéose organisée du Japon. Ni les revers militaires de la Russie, ni sa crise intérieure, ni ses fautes, ni ses vices, ni son malheur ne sont niables. Ni les victoires du Japon, ni sa forte préparation à la guerre, ni son audace, ni sa bravoure, ni son bonheur, ne sont également à mettre en doute. Mais un *bluff* immense, entrepris en faveur de tout ce qui est Japonais, un parti pris furieux d'installer, par force et par fraude, cette race et ce peuple

Païens, uniquement parce qu'ils sont Païens, dans l'admiration même du monde Chrétien, et de vouer en même temps la Russie, uniquement parce qu'elle est chrétienne, à la propre exécration des Chrétiens eux-mêmes, rien de tout cela non plus n'est douteux, au moins dans une importante mesure. Comme il s'agissait, quelques années plus tôt, d'exciter la pitié autour du martyr Juif », et l'indignation contre les « bourreaux galonnés », il s'agit de même, à présent, d'attirer la haine sur le Tsarisme et les Russes, et la sympathie, l'amour universel, sur les révolutionnaires et les Nippons. Le Japon, aujourd'hui, possède la gloire, mais donne aussi l'impression d'avoir fait une forte commande à la maison qui tient la popularité, et nous assistons, en conséquence, aux mêmes clameurs de journaux, à la même tempête de fausses dépêches, au même pullulement de partisans soudains et équivoques. Toute victoire Japonaise est majorée, et toute défaite Russe exagérée ! La moindre émeute de Pétersbourg ou de Varsovie devient un soulèvement national, la moindre répression de grève un

massacre¹, et c'est tout particulièrement par l'image, les revues illustrées, les *magazines* de prix élevé, achetés par les classes riches, et s'adressant aux familles, que s'exerce, maintenant, cette conspiration du papier.

Les recueils les plus bourgeois et les plus tranquilles, ceux que leur réputation ou leur aspect semble le plus sûrement recommander comme sages, publient sur les affaires russes les compositions les plus violemment révolutionnaires. On n'y voit que femmes et enfants écrasés par les Cosaques et piétinés dans la neige sous les sabots des chevaux, cervelles jaillissant des crânes, ou imposantes rangées de prêtres portant des missels et des croix, solennellement revêtus de leurs habits sacerdotaux, et précédant, avec des gestes de paix, les foules héroïques menacées par les régiments ! Pourquoi, seulement, dans certaines gravures publiées, les simples reproductions de photographies ne nous montrent-elles jamais rien qui appuie, par le document, ces scènes atroces ou gran-

1. Voir l'Appendice, p. 94.

dioses? Tout ce qui est massacre, manifestations, cadavres, crânes ouverts, prêtres portant des croix, femmes et enfants morts, est toujours de la composition. Comment, partout où il a pu venir avec son attirail de dessinateur, l'artiste a-t-il toujours trouvé des modèles de carnage, et comment, partout où il a passé avec son kodak, le photographe n'a-t-il pas plus souvent saisi les restes d'aussi horribles collisions? Et pourquoi aussi tant de dessins, toujours à la gloire du Jaune et généralement à la confusion de l'Européen? L'un représente un noble géant, souriant, paisible, vêtu d'une robe opulente et qui regarde, de haut en bas, avec une dédaigneuse douceur, un avorton en redingote, à la figure bilieuse, à l'estomac creux. Le géant noble et doux, c'est le Japonais; l'avorton bilieux, c'est le Chrétien, et le recueil qui publie cela est une Revue française pour les familles! D'autres feuilles affichent à leur devanture des héros exterminant des fuyards, et les héros sont de petits hommes à faces malicieuses et jaunes, à physionomies hardies, tandis que les fuyards sont de gros soldats, épais, blonds et

mous. Les héros sont des Japonais, les fuyards sont des Russes, les journaux des journaux de Paris et les attroupements arrêtés devant les images des attroupements de Parisiens !

Est-ce donc un mot d'ordre, et d'où vient-il, s'il existe ? Serait-il bien surprenant qu'il fût encore venu d'où il est venu si souvent ¹ ? Et pourquoi, encore une fois, tout ce travail, pour nous inspirer, à nous Blancs, cet esprit hostile aux Blancs ? Pourquoi chercher à établir, en Europe même, par manœuvres et par artifice, ce *consensus* anti-européen, aussi pernicieux que factice ? Pourquoi, chez les alliés des Russes, cette cabale contre la Russie ? Pourquoi, par tant de procédés, vouloir, à toute force, suggérer aux Chrétiens l'idée de laisser abattre, sinon d'abattre eux-mêmes, le rempart naturel du monde Chrétien ?

Un de mes amis assistait aux séances de la Commission de Hull, et m'en citait un fait inouï. Lorsque les témoins anglais déposaient, personne ne l'empêchait d'écouter leurs dépositi-

1. Voir l'Appendice, p. 93.

tions. Mais certains auditeurs, dès que les témoins russes arrivaient à la barre, s'approchaient aussitôt de lui, et lui disaient, à voix basse, qu'ils étaient eux-mêmes des marins, qu'ils connaissaient les parages dont on parlait, qu'ils y avaient longtemps navigué, et que les témoins de la Russie ne savaient pas ce qu'ils disaient, qu'ils ne débitaient que des sottises, que leurs témoignages ne tenaient pas debout... Là aussi, la machine à imposture fonctionnait, et c'était bien toujours l'« orchestre ». Il laissait entendre les témoins anglais, mais couvrait les dépositions russes !

X

Après ce tableau sommaire de ce qu'il n'est pas exagéré d'appeler la fabrication de l'opinion, il reste une question à se poser et des conclusions à tirer. Comment une secte intéressée à mentir, et que ses habitudes souterraines ont toujours préparée à le faire, sait-elle trouver et pratiquer certains procédés spéciaux et perfectionnés pour égarer les esprits, on le comprend. Mais comment tout un pays, intéressé à sa propre conservation, s'est-il laissé, et se laisse-t-il encore aussi prodigieusement égarer ? C'est ce qui ne semble pas d'abord explicable, et ce qui peut aussi pourtant s'expliquer.

La machination, le piège longuement médité, sont tout ce qu'il y a de plus familier à une certaine race peu nombreuse d'esprits anormaux et malfaisants, mais tout ce qu'il y a de plus inconcevable pour la foule des esprits de nature normale. De là, l'extraordinaire et incurable docilité avec laquelle ceux qu'on appelle les « honnêtes gens » se laissent suggestionner par tout suggestionneur sachant un peu son affaire. C'est le phénomène proverbial, devant lequel on s'ébahit toujours, mais qui se reproduit toujours, du brave boutiquier prêtant cent francs à l'escroc qu'il ne connaît pas, mais qui ne prêterait pas cent sous à l'honnête homme qu'il connaît. Le boutiquier est suggestionnable, et l'escroc sait suggestionner, tandis que l'emprunteur de bonne foi, non seulement ne sait pas le faire, mais ne songe même pas à le faire... Vous êtes en voyage, vous avez pris le chemin de fer, et votre voisin, à propos d'un incident de route, de la lenteur du train, ou d'une bouillotte qui coule, fait une réflexion tout haut. Vous faites alors la vôtre, un troisième voyageur fait la sienne, et la conversation

devient générale. La route est longue, on s'ennuie, le train ne marche pas, c'est un concert de malédictions contre la compagnie, et, tout à coup, votre voisin se lève, prend sa valise, l'ouvre, en tire un jeu de cartes, et entame une patience sur un journal qu'il déploie. Rien qu'en voyant ainsi, dans un wagon, notre voisin exhiber un jeu de cartes, nous savons tout de suite, aujourd'hui, à qui nous avons affaire, et l'industrie des bonneteurs n'est plus à dévoiler. Mais supposez-vous à l'époque où ils étaient encore ignorés. Vous ne vous méfiez pas, vous n'êtes pas averti, ce voyageur muni de cartes vous amuse, un complice sachant son rôle demande à faire une partie, l'exemple gagne, tout le monde s'en met, et personne, au bout d'une demi-heure, n'a plus un sou dans sa poche... Nous avons là l'image la plus parfaite de l'opération maçonnique, et de l'état d'esprit national en raison duquel elle a pu s'accomplir. Le Franc-Maçon est l'escroc et le bonneteur de l'opinion, et toute l'histoire politique des « honnêtes gens » est dans ce très simple apologue. Faute d'avoir été averti,

faute surtout d'avoir consenti à l'être, le pays de France en est venu à n'être pas seulement la victime des bonneteurs, mais leur justiciable et leur sujet.

Avertir et se laisser avertir, voilà donc, d'abord, ce qui s'impose. Mais il faudrait aussi reconnaître certaines vérités capitales, généralement négligées ou ignorées. Ce qu'on dit spontané ne l'est pas, et rien n'existe qu'organisé. L'opinion de mille personnes, organisée, prime celle de cent mille, à l'état chaotique. Taine pense décrire l'« anarchie spontanée », mais ne décrit que des machinations. « Pour faire des révolutions, disait déjà Saint-Simon, il faut des chefs, des têtes et de l'argent. » Après le décret de 1813, qui enrégimentait comme soldats tous les Français jusqu'à soixante ans, l'opinion était aussi unanime, aussi exaltée que possible, contre l'Empire, et personne, cependant, ne levait même le bout du doigt. Une apathie que rien ne secouait, une apathie de plomb, paralysait les plus exaspérés. On s'exaspérait dans son château, dans son fauteuil, dans sa chaumière, mais l'exaspéra-

tion ne remuait pas. Que manquait-il¹? Une organisation! Il a toujours été convenu, d'autre part, de ne pas prendre, en histoire, les sociétés secrètes au sérieux, mais le devoir n'est-il pas maintenant de les y considérer sérieusement, et l'aveuglement de ne pas les y apercevoir? La Franc-Maçonnerie est dans toutes les coulisses du dix-huitième siècle. Elle est derrière les Economistes, derrière les Philosophes, et le Ghetto, d'après certains aveux, aurait bien pu y être avec elle². Il y a, en résumé, dans l'Histoire, un élément souterrain et ténébreux. On l'a nié, on le nie encore, mais ceux qui le nient, ou qui en rient, procèdent comme des législateurs qui nieraient, dans leurs lois, l'élément criminel, et y supprimeraient le Code pénal! Enfin, et là est la leçon suprême, la société secrète ne sévit et ne peut nuire que dans les terrains préparés. Aucun ne l'était comme l'Europe à la veille de la Révolution,

1. *Mémoires du baron de Vitrolles*. Chez Charpentier, 1884. Voir l'Appendice, p. 101.

2 Voir l'Appendice, p. 106.

aucun ne l'est encore comme la Russie actuelle,
aucun ne l'a jamais été comme l'insensée société
Française d'aujourd'hui...

APPENDICES

I

LE PROCÈS DES ILLUMINÉS

Le fameux procès des Illuminés de Bavière commença en 1785, et se termina en 1786.

La secte avait acquis, peu à peu, une puissance occulte considérable. Dès 1781, la Cour de Bavière en avait pris ombrage, et ordonné des recherches qui durèrent plusieurs années sans donner de résultats sérieux. En même temps, la maçonnerie Illuministe était dénoncée et attaquée avec vigueur, notamment par un professeur de Munich nommé Babo, et par le comte de Tœrring.

Le 22 juin 1784, l'Électeur fit enfin publier dans ses États la prohibition de *toute communauté, société ou confraternité secrète, approuvée ou non par les*

lois. La simple Franc-Maçonnerie se conforma à la défense, mais les Illuminés n'en tinrent pas compte et renforcèrent seulement encore leur secret. Alors, Weishaupt, grand maître de la secte, et professeur de droit au collège d'Ingolstad, fut déposé de sa chaire comme *fameux maître de Loges* et rebelle, dans les premiers jours de février 1785. Puis, le mois suivant, le 30 mars 1785. deux ecclésiastiques, l'abbé Cosandey et l'abbé Renner, anciens Illuminés qui avaient quitté l'association, révoltés des complots qu'ils y avaient surpris, recevaient, du gouvernement Electoral et de l'évêque de Freysingue, ordre de comparaître devant le tribunal de l'Ordinaire, pour y déclarer, sous serment, ce qu'ils avaient vu, chez les Illuminés, de contraire aux mœurs et à la religion. Leurs dépositions, toutefois, ne convinrent pas pleinement le tribunal, et il fallut un accident, aussi dramatique qu'imprévu, pour apporter à la Justice les preuves devant lesquelles elle ne pouvait plus reculer. Weishaupt s'était réfugié à Ratisbonne, d'où il tenait tête, avec ses principaux complices, au gouvernement Electoral. L'un de ces complices était un prêtre apostat nommé Lanz, et ce Lanz, muni des ordres de Weishaupt, allait partir pour opérer des initiations en Silésie, quand il était frappé de la foudre, et lorsqu'on découvrait sur lui les papiers qui devaient faire définitivement engager le procès.

Les Illuminés furent condamnés à des peines diverses, mais qui se bornèrent à de l'exil et à de la prison. Ils avaient, d'ailleurs, si bien semé partout leurs doctrines et multiplié leurs adeptes, jusque parmi les princes et les autorités, qu'ils ne subirent même pas sérieusement leurs peines. Ce fut une sorte de procès des Templiers sans sanction, et tout le résultat de l'affaire fut de mettre entièrement à nu leurs idées, leurs doctrines, leurs pratiques et leur but.

II

MÉMOIRES DU BARON DE VITROLLES

LES DALBERG

« ... J'avais connu le baron de Dalberg, en Allemagne, en 1795. J'arrivais de l'armée de Condé. Il sortait de l'université de Gœttingue. Il y avait puisé les idées que la Révolution jetait au dehors dans les jeunes imaginations. La disparité de nos opinions ne fut point un obstacle à notre liaison. Nous étions jeunes tous deux, et, à cet âge, on cède si facilement aux attraits de l'amitié ! Dalberg avait de la grâce dans les manières, de la douceur et de la facilité dans le commerce de la vie. Sa physionomie portait surtout l'empreinte de la finesse ; peut-être y en avait-il trop dans son regard pour ne pas intimider la confiance et arrêter l'abandon. Il était

un des derniers représentants de l'ancienne maison des barons de Dalberg, la plus élevée dans l'ordre de la noblesse médiata de l'Empire...

« L'oncle de Dalberg était alors coadjuteur de l'archevêque de Mayence, c'est-à-dire héritier du premier électeur archichancelier de l'Empire, prince souverain d'un million de sujets. C'était encore sur sa tête que portait la succession du prince-évêque de Constance, qui comptait plus de deux cent mille sujets... Le coadjuteur avait capté la faveur du parti philosophique et des Sociétés Secrètes de l'Allemagne, et avait ainsi obtenu la popularité qu'ils dispensaient à leur gré ¹. Au milieu du naufrage de toutes les fortunes devant Napoléon, il en chercha une nouvelle en s'attachant au char du vainqueur. Dans le bouleversement de l'ancien Empire et l'établissement de la confédération du Rhin, il reçut de Bonaparte, avec le titre de prince primat, la souveraineté de l'ancienne ville libre de Francfort-sur-le-Mein, et celle de Ratisbonne : aussi avait-il été un des premiers à venir décorer de sa présence le couronnement de l'opresseur de son pays.

1. « Le coadjuteur de Mayence était un des douze apôtres que Weishaupt, professeur à Ingolstadt, s'était choisis pour former la société secrète instituée sous le nom d'*Ordre de la perfectibilité*, et plus connue sous celui d'*Illuminés*. »

(Note du Baron de Vitrolles.)

« En dépit de ses opinions politiques, le neveu du coadjuteur était allé à Vienne pour s'y ouvrir la carrière des affaires, et je l'avais à peu près perdu de vue lorsqu'en 1802 je le retrouvai à Paris ministre du Margrave de Bade, auprès du Premier Consul... »

(*Mémoires du Baron de Vitrolles*), tome I^{er}, chapitre I^{er}. — Paris, chez Charpentier, 1884).

III

MÉMOIRES DE BARRUEL

LES DALBERG

«... Un adepte d'une autre espèce est Mgr le Baron de Dalberg, coadjuteur des sièges de Mayence, de Worms, de Constance, gouverneur de la ville et des pays d'Erfort. On s'arrête d'étonnement, on ne sait si les yeux ne sont pas trompés, on examine de nouveau pour savoir si c'est bien un homme de ce caractère, un Evêque, un Prélat désigné pour le premier Siège Electoral Ecclésiastique, qui vient ici trouver sa place sur la liste des Frères Illuminés. Il y a plus ; des hommes qui avaient approché de très près Monseigneur, ont insisté pour me faire effacer son nom. Ils m'ont fait assurer que, dans, son opinion, la Révolution Française était le fruit des philosophes du siècle et des

gens de Lettres, dont il déteste les sentiments. J'ai produit la brochure publiée par Monseigneur, avec son nom et ses titres en tête : *De l'influence des sciences et des beaux-arts sur le repos public, à Erfort, 1793*. On a vu que l'objet de cette brochure était d'étouffer dans leur germe ce que Monseigneur appelle *les préjugés nuisibles de quelques bonnes gens à vue courte*, en leur prouvant que ni la philosophie, ni les gens de lettres du siècle n'étaient la cause de la Révolution Française, et que *le concours de Condorcet même à cette révolution n'a été que peu considérable*. Dans cette brochure, on a vu encore tous les raisonnements que la philosophie des Illuminés leur suggère pour duper les peuples sur les grandes causes de la Conspiration. Je n'ai point effacé le nom de Monseigneur. J'y ai même ajouté celui de *Crescens*, sous lequel il est devenu si fameux parmi les Illuminés.

« A ce nom-là, que lui donnait la Secte, comment Monseigneur a-t-il pu s'empêcher de reculer d'horreur, et ne pas concevoir les services qu'on attendait de lui ? *Crescens* ne fut connu que par les infâmes débauches des philosophes Cyniques, et par des calomnies qui forcèrent saint Justin à écrire sa seconde Apologie du Christianisme. Un Protestant, jaloux de voir paraître celle de Monseigneur, nous dit que sans doute elle viendra quand

il en sera temps. Ah ! que nous l'attendons avec impatience. Nous espérons y lire que les Illuminés n'avaient pas dit à Monseigneur tous leurs secrets. Nous ne croyons pas au moins qu'ils lui eussent dit leurs projets sur les Sièges de Mayence, de Worms et de Constance, dont Sa Grandeur avait l'expectative !... »

(Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme, tome IV, chapitre VIII. — Hambourg, chez Fauche, 1803.)

IV

MÉMOIRES DE PHILARÈTE CHASLES

PHYSIONOMIES DE RÉVOLUTIONNAIRES

« ... Comme tous les fondateurs républicains, tous gens bien élevés, mon père était, non pas le brutal jacobin et le fougueux démocrate que l'on aurait pu supposer, mais le personnage incarné d'une théorie — le disciple raffiné du xviii^e siècle et les Jésuites, *l'un des produits les plus civilisés et les plus complexes* de cet ancien monde *qu'il renversait*. Si Robespierre avait gardé de son existence d'avocat bel esprit et de province les manchettes et le jabot, le gilet rose et la parole cadencée; si Louvet, l'adversaire acharné de Robespierre, n'avait rien perdu, en 1793, des traditions galantes de Crébillon fils, mon père, que la Révolution avait trouvé professeur de rhétorique, homme d'église,

grand vicaire et secrétaire de M. Conzié, resta (même après le baptême double de la Révolution et de la mitraille) ce qu'il avait été, c'est-à-dire un *illuminé* savant du XVIII^e siècle...

• • • • •

« Mystique du déisme et du naturalisme... enthousiaste de Jean-Jacques et de Swedenborg... chrétien et théophilanthrope... Il y avait de tout cela parmi les débris de cette Convention, *qu'une illusion de l'Histoire a découpée en Girondins et en Montagnards*. Les doctrines les plus divergentes les enflammaient tous ; non pas des dogmes systématiques et médités, mais des idées ardentes et instinctives : de là cette fougue acharnée des combats révolutionnaires, qui ne pouvaient finir que dans le sang. Chaque homme était une idée vivante, souvent vague et confuse, mais terrible ; *Anacharsis Clootz, c'était l'Illuminisme de Weishaupt* ; La Révellière-Lepeaux, le socinianisme ; Amar, le swedenborgianisme ..

• • • • •

« Mon père, singulier en tout, me traita comme une République à fonder. Il résolut que rien de mon éducation ne ressemblerait aux éducations communes... Je fus, tout au sortir du sein maternel, plongé dans la cuve bouillante où le vin nouveau frémissait. A cinq ans, je savais lire ; à six ans, j'écrivais ; à huit ans, je savais le latin, et tradui-

sais Horace, Au lieu de catéchisme et de livres enfantins, on me donna Plutarque, Anacharsis et Cornélius Népos. Chaque jour, il fallait copier une page de prose républicaine... Un mélange d'orgueil, de méditation, de tendresse, m'enivrait dès le premier âge. Mon enfance, je ne sais si j'en eus une. Les exercices du corps et les jeux puérils me furent inconnus. La gaité, la liberté, l'étourderie des premiers jours de l'homme, étouffées par une précocité si malheureuse, disparurent avant que j'eusse dix ans. Vous vous trompiez, mon père, en renversant ainsi l'ordre de la nature. Après avoir été un enfant-homme, je suis un vieillard-jeune... »

(*Mémoires de Philarète Chasles*, chez Charpentier, Paris, 1876.)

V

Liste des principaux Illuminés, depuis la fondation de la Secte, en 1776, jusqu'à la découverte de ses Écrits Originaux, en 1786.

| Noms de guerre. | Vrais noms des adeptes. |
|------------------------|---|
| SPARTACUS | Weishaupt, professeur de droit à Ingolstad. |
| AGRIPPA | Will, professeur à Ingolstad. |
| AJAX | Massenhausen, conseiller à Munich. |
| ALCIBIADE | Hoheneicher, conseiller à Freysingue. |
| ALEXANDRE | Comte de Pappenheim, général et gouverneur d'Ingolstad. |

| Noms de guerre. | Vrais noms des adeptes. |
|------------------------|--|
| ALFRED | Comte Seinsheim, vice-président à Munich. |
| ARRIEN | Comte de Cobenzel, trésorier à Eichstad. |
| ATILA | Sauer, chancelier à Ratisbonne. |
| BRUTUS | Comte Savioli, conseiller à Munich . |
| CATON | Xavier Zwach, conseiller aulique et de la Régence. |
| CELSE | Baader, médecin de l'Électrice douairière. |
| CLAUDE | Simon Zwach. |
| CONFUCIUS | Baierhammer, juge à Dissen. |
| CORIOLAN | Troponero , conseiller à Munich. |
| DIOMÈDE | Marquis de Constanza, conseiller à Munich. |
| ÉPICTÈTE | Mieg, conseiller à Heidelberg. |
| ÉPIMÉNIDES | Falck, conseiller et bourgmestre à Hanovre. |
| EUCLIDE | Rield, conseiller à Munich. |
| ANNIBAL | Baron de Bassus, Grison. |
| HERMÈS | Solcher, curé à Haching. |

| Noms de guerre. | Vrais noms des adeptes. |
|------------------------|---|
| LIVIUS | Rudorfer, secrétaire des États à Munich. |
| LOUIS DE BAVIÈRE | Lori, exclu de l'Ordre. |
| MAHOMET | Baron Schroeckenstein. |
| MARC-AURÈLE | Kopp, premier prédicateur de la Cour. |
| MARIUS | Hertel, chanoine. |
| MENELAUS | Werner, conseiller à Munich. |
| MINOS | Baron Dittfurth, conseiller à la Chambre Impériale de Wetzlar. |
| MŒNIUS | Dufresne, commissaire à Munich. |
| MUSÉE | Baron Monjellay. |
| NUMA | Sonnensels, conseiller à Vienne et censeur. |
| NUMA-POMPILIUS | Comte Lodron, conseiller à Munich. |
| PÉRICLÈS | Baron Pecker, juge à Amberg. |
| PHILON | Baron Knigge, au service de Brème. |
| PHILON DE BIBLOS | Le Prélat Haslein, vice-président du conseil spirituel à Munich, <i>évêque in partibus.</i> |

| Noms de guerre. | Vrais noms des adeptes. |
|------------------------|---|
| PITHAGORE | Drexl, bibliothécaire à Munich. |
| RAYMOND-LULLE | Fronhower, conseiller à Munich. |
| SIMONIDES | Ruling, conseiller à Hanovre. |
| SOLON | Micht, ecclésiastique à Freysingue. |
| SPINOZA | Münter, procureur à Hanovre. |
| SYLLA | Baron Mengenhofen, capitaine au service de Bavière. |
| TAMERLAN | Lang, conseiller à Eichstad. |
| THALÈS | Kapfinger, secrétaire du comte Tattenbach. |
| TIBÈRE | Merz. |
| VESPASIEN | Baron Hornstein, à Munich. |

Liste supplémentaire.

| | |
|-----------------|---|
| AARON | Prince Ferdinand de Brunswick. |
| ACCACIUS | Docteur Koppe, surintendant, d'abord à Gotha, puis à Hanovre. |

| Noms de guerre. | Vrais noms des adeptes. |
|-----------------|--|
| AGATHOCLES | Schmerber, marchand à Francfort-sur-le-Mein. |
| AGIS | Krœber, gouverneur des enfants du comte de Stolberg, à Neuwied. |
| ALBERONI | Bleubetren, ci-devant juif, conseiller de la Chambre à Neuwied. |
| AMÉLIUS | Bode, conseiller intime à Weimar. |
| ARCHÉLAUS | De Barres, ci-devant major en France. |
| ARISTODÈME | Compe, bailli à Wienbourg. |
| BAYARD | Baron de Busche, Hanovrien, au service de la Hollande. |
| BÉLISAIRE | Peterson, à Worms. |
| CAMPANELLA | Comte de Stolberg, oncle maternel du prince de Neuwied, et avec lui toute la Cour, <i>favoris</i> , secrétaires, conseil, tous sans exception. |
| CRESCENS | Baron de Dalberg, coadjuteur de Mayence. |
| CHRYSIPPE | Kolborn, secrétaire du coadjuteur de Mayence. |

| Noms de guerre. | Vrais noms des adeptes. |
|---------------------|---|
| CYRILLE | Schweickard, à Worms. |
| GOTESCALE | Moldenhauer, professeur protestant de théologie, à Kiel. |
| HÉGÉSIAS | Baron de Greinfenclau, à Mayence. |
| LEVELLER (Niveleur) | Leuchsenring, Alsacien, instituteur des princes de Hesse-Darmstad, chassé de Berlin, réfugié à Paris. |
| LUCIEN | Nicolaï, libraire et journaliste à Berlin. |
| MANÉTHON | Schmelzer, conseiller ecclésiastique à Mayence. |
| MARC-AURÈLE | Feder, professeur à Göttingue. |
| | Munter, professeur de théologie, à Copenhagen. |
| NUMÉNIUS | Comte de Kollowrath, à Vienne. |
| PIERRE COTTON | Vogler, médecin à Neuwied. |
| PIC DE LA MIRANDOLE | Brunner, prêtre à Tienfenbach. |
| THÉOGNIS | Fischer, ministre luthérien en Autriche. |

Noms de guerre.

Vrais noms des adeptes.

TIMOLÉON

Kœntgen, ministre protestant, à Petzum.

Ernest-Louis, duc de Saxe-Gotha.

WALTER FURST

Auguste de Saxe-Gotha.

(Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme, par Barruel, tome IV, chapitre VIII.)

VI

LA CAMPAGNE POUR DREYFUS

ET LA CAMPAGNE CONTRE LE SEIZE-MAI

Un exemple de « fabrication d'opinion, » absolument identique à celui de la campagne en faveur de Dreyfus, fut auparavant celui de la campagne contre le Seize-Mai, et toute là différence entre les deux est que la première de ces deux fabrications n'est guère devenue sensible qu'aujourd'hui, avec un recul de vingt-huit ans, tandis que la seconde a été pressentie tout de suite par la grande majorité du public. La note suivante, publiée par le vicomte de Meaux dans ses *Souvenirs Politiques*, fixe fort bien l'analogie qui existe entre les deux machinations :

« Loin de moi la pensée d'assimiler la cause des 363 à celle de Dreyfus malgré le rôle capital joué dans le dreyfusisme par deux des plus notables disciples de Gambetta, M. Joseph Reinach et M. Waldeck-Rousseau. Ce que je veux dire, c'est simplement qu'en 1877 Gambetta et ses amis firent grand bruit et prétendirent tirer un argument

décisif en leur faveur *de l'hostilité passionnée que la presse étrangère témoignait au Seize-Mai. Vingt ans plus tard, cette même presse prit parti dans l'« affaire » avec la même unanimité et la même virulence.* Ceux qui résistèrent à ses injonctions — et plus d'un avait compté parmi les adversaires résolus de notre entreprise — attaqués comme nous l'avions été nous-mêmes, remarquèrent alors que cette intervention de l'étranger dans une querelle intérieure était peut-être plus intéressée encore qu'indiscreète, et s'expliquait moins par l'amour de la « Justice » et de la « Vérité », que par le désir secret, mais facile à deviner et malheureusement efficace, de désorganiser la France, au moment où, grâce à une politique d'apaisement au dedans et l'alliance Russe au dehors, son action pouvait devenir gênante pour ses rivaux. Une arrière-pensée du même genre n'intervint-elle pas dans la campagne menée contre nous, à l'époque où le prompt relèvement de la France excitait dans le monde autant de jalousie que d'étonnement? Et les mots de « Liberté » de « Progrès », de « Paix », ne remplirent-ils pas, en cette occurrence, le même office que ceux de « Justice » et de « Vérité » au cours de l'Affaire?... »

(*Souvenirs Politiques* du Vicomte de Meaux, page 352, chez Plon et Nourrit, Paris, 1905.)

VII

LES FAUSSES DÉPÊCHES

Le lendemain de l'affaire du Palais d'Hiver, *tous les journaux, sans exception*, publiaient, en vedette, ces nouvelles qui devaient être reconnues fantastiques : *2.000 morts, 4.000 blessés*, et le *Petit Journal*, connu cependant pour un journal particulièrement honorable et raisonnable, lançait toute cette série d'extraordinaires télégrammes : « Vers midi, une foule énorme, *correcte et résolue*, envahit toutes les rues... A une heure, la multitude *montre le poing aux Cosaques*... Deux heures quarante : une énorme colonne populaire rompt le triple cordon des lanciers *en chantant la Marseillaise*... *Par centaines, les femmes, les enfants, les ouvriers tombent*. Une salve couche près de moi des êtres qui ne se relèveront plus... Je suis

obligé de descendre de mon traîneau, dans lequel on hisse un enfant tué net, dont la petite tête livide ballotte... Les femmes pleurent... Les voitures d'ambulance sont insuffisantes... Les Cosaques achèvent l'œuvre de mort en chargeant à fond de train... Sept heures du soir : Les soldats énervés tiraient des coups de fusil sans arrêt sur quiconque était en vue. Les officiers déchargeaient leurs révolvers sur les fenêtres. Plus de sommations. C'était un tir balayant de rafales meurtrières les rues et les places. Les hôpitaux sont pleins de blessés, les monastères recueillent les morts. On crie : *A mort les assassins ! Les Japonais nous vengeront !*... Ce ne sont partout que scènes de désolation. Des femmes et des enfants pleurent la mort d'époux et de pères. » Et le journal résume ainsi ces dépêches : « C'est à Nicolas II que ses sujets s'adressaient comme au maître des puissants... Ils se disaient que celui qu'ils appellent familièrement le *Petit Père* ne devait pas savoir la vérité, qu'il saurait donner plus de bien-être à ses enfants... Ils avaient une foi naïve... Ce n'est peut-être plus la voix de suppliants qu'entendra maintenant Nicolas II... (1) » Et d'autres journaux, presque tous, parlaient, et parlent encore, du « *peuple Russe soulevé en masse...* »

1. *Le Petit Journal*, du 23 janvier 1905.

Réfléchissons un peu, et relisons cependant de près les dépêches. Si la foule, vers midi, est véritablement « d'attitude correcte », et si ce n'est pas là une attitude de commande, comment, à une heure, sans autre motif qu'une heure d'attente, montre-t-elle le poing aux Cosaques? Si les manifestants viennent au Tzar comme « des enfants » vont à leur « petit père », comment « rompent-ils le triple cordon de lanciers, et comment, en Russie, chantent-ils la *Marseillaise*? » Comment, aussi, dans les circonstances où on le crie, peut-on crier, à Pétersbourg, que « les Japonais vengeront les émeutiers »? Et qui donc le crie, si on le crie?... Mais l'avalanche des fausses dépêches passait, la vérité se dessinait et le *bluff* apparaissait dans toute son impudence. On avait télégraphié dans le monde entier qu'il y avait *deux mille morts*? Il y en avait *trois cents*! On avait annoncé *quatre mille blessés*? Il y en avait *cing cents*! On avait montré les « colonnes populaires » allant en « enfants naïfs » à leur « petit père? »? Et les « enfants naïfs » venaient lui demander, au « petit père », une « Constitution » et la « Séparation des Eglises et de l'Etat »! On avait encore télégraphié que le clergé lui-même était à la tête du mouvement, et que des papes, en costumes sacerdotaux, précédaient les fameuses « colonnes »? Or, un seul pope, et un pope suspect, s'était mêlé à l'émeute, en s'en esquivant à temps! Les autres étaient des

émeutiers déguisés en popes, tout comme en 1789, dans la fameuse marche des femmes sur Versailles, beaucoup étaient des hommes déguisés en femmes ! Quant au peuple russe « soulevé en masse », Tolstoï lui-même, un mois plus tard, déclarait au *Matin*, venu pour l'interviewer : « *Le peuple russe ne songe pas, pour l'instant, à faire une révolution* ¹ ».

1. Voir le *Matin* du 24 février 1905.

VIII

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA RUSSIE

Lire, à titre de curiosité, un portrait de Nicolas II publié par le journal qui est le moniteur même du Grand-Orient, et qu'inspirent et rédigent, ouvertement, sous leur signature, le président et les membres du Conseil de l'Ordre, MM. Lafferre, Delpech, Meslier, Debierre, et consorts, en même temps sénateurs ou députés :

« Un petit rouquin aux yeux clignotants, tels des yeux de bête nocturne... Fils et petit-fils d'alcooliques... Tantôt il vagit comme un enfant, tantôt hurle comme un convulsionnaire... En proie aux tortures d'une bombite latente, ce patient étudie-t-il la chimie, comme un diabétique étudie le foie ? On dit qu'il ne dort plus et que sa Hessoise épouse est hantée par la tête sectionnée de l'Autrichienne...

Si quelque chose pouvait rassasier la haine populaire, ne serait-ce pas le spectacle de ce couple suant de peur et claquant des dents, terré au fond d'un palais clos, où demain, peut-être, la hyène et sa famille fuiront éperdument devant le bon chasseur... » (*L'Action* du 29 février 1905.)

Autre extrait du même journal :

« La moralité qui se dégage du protocole signé par les membres de la commission internationale est la suivante : le 25 novembre 1904, les états-majors, depuis l'amiral jusqu'au dernier des enseignes, étaient saouls comme le grand-duc Wladimir... » (*L'Action* du 28 février 1905.)

Dans le même organe, sur le général Stoessel et ses compagnons de siège :

« ... Encore une légende démolie... Alcool, crasse, religion, brutalité... Les Russes embarquèrent le 18 janvier. Tous l'air arrogant, traînant nonchalamment le sabre que la pitié des Japonais leur laissait. Ils ne paraissaient guère avoir souffert... s'essuyaient à la nappe, éructaient d'un air satisfait au visage de leur voisin... »

Et le moniteur ordinaire du président du Grand-Orient conclut par ces deux mots : « Dégoûtants personnages. » (*L'Action* du 28 février 1905.)

Toujours de la même feuille, sur l'assassinat du grand-duc Serge :

« La fin d'un monstre... Un criminel né au pied

du Trône... Un grand-duc voleur... La Justice révolutionnaire. . »

Et toutes ces citations sont nécessairement fort atténuées, ce moniteur des députés et des sénateurs grands dignitaires du Grand-Orient parlant assez souvent le langage des bagnes et des prisons. Pour s'en convaincre, se reporter à la collection.

A retenir, également, cette note insérée dans l'*Annuaire* du Grand-Orient de 1899, au chapitre des Puissances maçonniques : *Grande Loge de Russie, fondée en 1772, en sommeil depuis 1821... Les quelques Loges qui existent en Russie sont isolées et clandestines.*

IX

MÉMOIRES DU BARON DE VITROLLES

APATHIE DE LA FRANCE A LA FIN DE L'EMPIRE

« ... Après la destruction de l'armée et de la Monarchie prussiennes, les Français virent paraître le décret daté de Berlin, le 12 novembre 1806, qui, d'un trait de plume, mettait tous les citoyens sous le joug de la discipline ¹. Cet acte d'arbitraire n'était même pas déguisé sous la forme d'une loi ou les dehors complaisants d'un sénatus-consulte. Aucun danger de la patrie ne l'expliquait... En 1807, au moment où la paix de Tilsitt plaçait Napoléon au plus haut degré de la fortune, il brisa le dernier vestige de nos libertés, reléguées dans le

1. Ce décret mettait à la disposition de l'autorité militaire tous les Français « d'une constitution saine et robuste, de l'âge de vingt à soixante ans. »

Tribunat. Il éteignit cette dernière voix qui pouvait encore discuter les lois... Enfin, c'est après le dernier traité de Vienne, qui avait enlevé à l'Autriche ses plus belles provinces et une de ses archiduchesses pour la livrer au vainqueur, que parut le décret du 3 mars 1810, qui constitue en droit ce qui existait déjà en fait, la suppression de toute garantie de la liberté individuelle ¹.

.
 « Les conséquences d'un état aussi barbare étaient rigoureuses. Pour faire rejoindre les conscrits réfractaires, des colonnes mobiles désolaient le pays ; les agents de ces exécutions militaires, juges et bourreaux, allaient jusqu'à poursuivre les parents des réfractaires, de malheureux vieillards plus ou moins innocents. On vendait ou on démolissait leurs pauvres chaumières.

« Les sentiments moraux paraissaient étouffés sous une telle oppression. La crainte paralysait tout élan généreux. Il n'y avait de sagesse que dans la soumission, de sûreté que dans l'isolement, de vertu que dans l'obéissance, une obéissance passive, sans bornes, qui devait aller jusqu'au crime, s'il était commandé. Elle était enseignée

1. Ce décret portait : « Il y aura huit prisons permanentes pour détenir les prisonniers *qu'il n'est ni convenable de traduire devant les tribunaux, ni de faire mettre en liberté...* »

dans les lycées au son du tambour, donnée comme article de foi dans les catéchismes... Les droits de la famille étaient indignement violés. On disposait des enfants contre le gré de leurs parents, des fils pour les lycées, et des filles pour des mariages imposés par le caprice et la politique du maître. En 1811 ou 1812, *les préfets reçurent l'ordre de faire connaître la position et la fortune des filles nobles et riches de leurs départements.* Le préfet des Hautes-Alpes, de Fermon, se vantait à moi d'avoir porté ma fille sur le tableau de cette nouvelle conscription, et il me demandait presque des remerciements du service qu'il croyait m'avoir rendu...

« Il n'était pas nécessaire d'avoir un sentiment bien vif de l'intérêt public pour détester un tel état de choses et vouloir le briser. Dévouer sa vie à une semblable entreprise me semblait une assez belle destinée. Ce désir me ramenait naturellement aux sentiments et aux convictions de mes premières années, et mes pensées se portaient vers la royale famille qu'un long exil tenait éloignée de nous.

« Bonaparte avait tout fait pour en effacer le souvenir. Depuis qu'il régnait, on ne l'avait nommée qu'une fois et c'était dans les fossés de Vincennes. La génération qui avait connu nos princes disparaissait. Nous-mêmes, qui dans nos plus jeunes années avions combattu sous leurs drapeaux et pour leur noble cause, nous étions dispersés, sans lien, sans union,

si ce n'était sans souvenirs. Un grand nombre s'étaient rattachés au dominateur ; les plus valeureux dans l'armée ; les plus nécessaires, dans les droits réunis ; les plus serviles, à la cour... Il nous restait donc des sentiments, mais pas d'espérances, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à quelques rêves de notre imagination. Par exemple, on parlait, à la fin de 1811, de mettre sur pied les gardes nationales de France, et j'écrivais à quelques-uns de mes amis de se jeter dans le mouvement. D'autres fois, je rêvais les moyens de soulever les habitants de nos montagnes... Mais tous ces projets, et mille autres semblables, mouraient à peine éclos dans la pensée ; on n'aurait su à qui les confier. D'ailleurs, presque tout le monde s'accoutumait à la situation qui lui était faite.

.

« Au mois de décembre 1812, je partis de chez moi pour aller voir à Grenoble la marquise de Pina, ma grand'mère. Au moment où j'arrivais et pour ainsi dire avant de m'embrasser, elle me mit entre les mains le fameux vingt-neuvième Bulletin de l'armée. Nos malheurs y paraissaient exagérés, on ne savait par quels motifs ; et cependant ce qu'on avouait n'était que pour cacher de plus affreux désastres... Ces nouvelles me paraissaient de nature à remuer fortement les esprits. Bonaparte n'avait vécu que de victoires ; une aussi grande défaite de-

vait renverser tout l'échafaudage de sa puissance. L'Europe comprimée allait se relever tout à coup ; la France, désenchantée et inquiète de son sort, chercherait de nouvelles garanties de sa sûreté et de son indépendance. Le Dauphiné et la Provence, que je parcourais à cette époque, *ne répondaient point à l'agitation de mes pensées. On partageait mes sentiments, on détestait le joug ; mais personne n'embrassait l'espoir de le secouer...*

« Je brûlais de retourner à Paris ; je croyais que les événements auraient donné une impulsion nouvelle ; je pensais qu'on se serait rapproché, entendu ; que j'y trouverais des correspondances renouvelées, des projets formés, peut-être quelque action commencée. Mais j'étais retenu et je ne pus partir que vers la fin de mars 1813.

« *Quel fut mon étonnement, en arrivant, de ne rien trouver de ce que j'avais espéré ! J'avais compté, en arrivant à Paris, trouver (parmi les nôtres) quelques relations nouvelles avec nos princes... Mais rien ne se découvrait à mes recherches... Trompé dans toute mes espérances, j'étais retourné chez moi, ne sachant que penser de l'avenir... »*

(*Mémoires du Baron de Vitrolles, tome I^{er}, chapitre I^{er}. Paris, Charpentier, 1884.*)

X

LES JUIFS ET LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

Voltaire, à un moment, comme l'établit sa correspondance (lettres à d'Alembert, 1761, 1763, 1768), médite une entreprise consistant à faire reconstruire le temple de Jérusalem, et on peut lire, d'autre part, sous la plume de James Darmesteter, l'écrivain juif bien connu, d'ailleurs écrivain distingué, et professeur à l'École normale : « Le juif est le docteur de l'incrédule. *Tous les révoltés de l'esprit viennent à lui DANS L'OMBRE ou à ciel ouvert.* Il est à l'œuvre dans l'immense atelier de blasphèmes du grand empereur Frédéric et des princes de Souabe ou d'Aragon. C'est lui qui forge tout cet arsenal meurtrier de raisonnements et d'ironie qu'il léguera aux sceptiques de la Renaissance, aux libertins du grand siècle. *Le sarcasme de Voltaire*

*n'est que le dernier et retentissant écho d'un mot murmuré six siècles auparavant dans l'ombre du Ghetto, et plus tôt encore, au temps de Celse et d'Origène, au berceau même de la religion du Christ... » (Cité dans la remarquable brochure : *La question juive et la révolution sociale*, par le marquis de la Tour-du-Pin-la-Charce.)*

Voilà, chez un des grands Juifs intellectuels et officiels du présent régime, un témoignage bien embarrassant pour ceux qui nient l'existence des Sociétés secrètes comme élément historique, et l'intimité occulte des Juifs, de la philosophie du xviii^e siècle et de la Maçonnerie. Sainte-Beuve constate lui-même l'allure maçonnique d'une partie de la correspondance de Voltaire.

FIN

TABLE DES APPENDICES

| | |
|--|-----|
| I. Le Procès des Illuminés. | 73 |
| II. Mémoires du baron de Vitrolles. <i>Les Dalberg</i> . . . | 76 |
| III. Mémoires de Barruel. <i>Les Dalberg</i> | 79 |
| IV. Mémoires de Philarète Chasles. <i>Physionomies de ré- volutionnaires</i> | 82 |
| V. Liste des principaux Illuminés, depuis la fondation de la Secte, en 1776, jusqu'à la découverte de ses Écrits Originaux, en 1786. | 85 |
| VI. La campagne pour Dreyfus et la campagne contre le Seize-Mai | 92 |
| VII. Les fausses Dépêches. | 94 |
| VIII. La Franc-Maçonnerie et la Russie | 98 |
| IX. Mémoires du baron de Vitrolles. <i>Apalhie de la France à la fin de l'Empire.</i> | 101 |
| X. Les Juifs et les Sociétés secrètes | 106 |

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

**COMMENT
ON FABRIQUE L'OPINION**

PAR

MAURICE TALMEYR

PARIS

LIBRAIRIE ACADEMIQUE DIDIER

PERRIN ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

—
1905

Tous droits réservés.

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

COMMENT

ON FABRIQUE L'OPINION

DU MÊME AUTEUR

| | |
|--|------|
| LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, brochure in-16, 5 ^e mille. | 1 » |
| <i>Tableaux du siècle dernier. LA CITÉ DU SANG. — Un bourg de France. — Le marchand de vins. — Chez les verriers. — L'École du Trocadéro. — L'âge de l'affiche (couronné par l'Académie française). Un volume in-16.</i> | 3 50 |
| SUR LE TURF. Un volume in-16 illustré de 86 reproductions photographiques | 3 50 |

COMMENT ON FABRIQUE L'OPINION

I

Le baron de Vitrolles, dont on connaît le rôle en 1814, et qui a laissé des *Mémoires* si passionnants, nous y cite un fait curieusement suggestif. En 1795, à l'un des moments les plus menaçants de la Révolution française, l'Archevêque de Mayence avait pour coadjuteur un certain baron de Dalberg, haut chanoine, grand dignitaire ecclésiastique, et qui était en même temps l'un des douze « pairs », ou « aréopagites », de la Franc-Maçonnerie illuministe. Et le baron de Vitrolles ajoute : « Le

coadjuteur avait capté la faveur des Sociétés secrètes, et obtenu ainsi la popularité, *qu'elles dispensaient à leur gré*¹. » La première réflexion que vous inspire un pareil fait, c'est que ce franc-maçon, et ce franc-maçon illuministe, était, même à ce moment-là, un étrange coadjuteur. Mais on ne peut guère ensuite ne pas se poser aussi une question. Quelle toute-puissance particulière exercent donc les sectes maçonniques sur ce qu'on est convenu d'appeler l'« opinion », pour « dispenser » ainsi « la popularité à leur gré » ? Enfin, une remarque s'impose encore. L'« opinion », par sa nature, semble essentiellement spontanée. Comment nous apparaît-elle ici sous la forme d'un monopole, d'une spécialité relevant d'un spécialiste, d'une sorte de produit industriel pour lequel on s'adresse à une industrie ? Aurait-il donc existé, au moment de la Révolution, une entreprise pour une exploitation de cette espèce ? Notre époque n'est que le prolon-

1. *Mémoires du baron de Vitrolles*, t. I^{er}, p. 34. Paris, Charpentier, 1884. Voir l'Appendice sur les Barons de Dalberg, p. 76.

gement de l'époque révolutionnaire, et l'entreprise, en conséquence, devrait logiquement continuer. Continuerait-elle aujourd'hui ?

Eh bien, oui, l'entreprise a existé, et elle continue. Plus on ira et plus on reconnaîtra, dans l'Histoire, la part d'action des Sociétés secrètes. Leur grand rénovateur, leur grand inspirateur, est Weishaupt. Il le fut il y a cent vingt ans, et le demeure même encore à présent, par les traditions et les institutions maçonniques qu'il a laissées. L'idée d'une presse systématiquement organisée en vue d'une imposture ou d'une diversion permanente, idée qui ne s'est guère réalisée complètement que de nos jours, est de lui. Le rôle de l'instituteur, comme désorganisateur politique et social, est une de ses conceptions, la Terreur en était une autre, et le soi-disant Apôtre du Genre Humain, le fameux Anacharsis Klotz, semble n'avoir été, dans la réalité, que son représentant à la Convention ¹. Il n'existe peut-être pas une seule recette de subversion, ayant

1. Philarète Chasles, *Mémoires*, t. I^{er}, p. 50. Paris, Charpentier, 1876. Voir l'Appendice, p. 82.

servi et servant encore au bouleversement du monde, qu'on ne découvre pas dans ses papiers secrets, saisis et dévoilés, en 1785, au procès de Munich ¹, et vous y retrouvez, notamment, tout un traité complet, toute une méthode, tout un manuel, pour le détournement de l'esprit public, tout un formulaire pour fabriquer et falsifier volontairement l'opinion.

1. Lire, à l'Appendice, *le Procès des Illuminés de Bavière*, p. 73.

II

Troubler l'opinion, l'intimider, lui donner le change ou le donner sur elle, c'est bien là, en effet, tout l'art de la Franc-Maçonnerie, de celle d'hier comme de celle d'aujourd'hui, et la tromperie n'est pas seulement pour elle une pratique, mais un principe. Le piège et le traquenard lui sont comme confessionnels.

Les francs-maçons, prescrit textuellement Weishaupt, « doivent exercer l'empire sur les hommes de tout état, de toute nation, de toute religion, les dominer sans aucune contrainte extérieure, les tenir réunis par des liens durables, leur inspirer à tous un même esprit¹... »

1. Discours de l'Hiérophante à l'Initié, *Mémoires de Baruel*, t. III, p. 117. Hambourg, 1803.

Et quel est cet esprit ? L'un des douze aréopagites, l'un des collègues mêmes du chanoine Dalberg, le baron Knigge, nous éclaire pleinement là-dessus. Il écrit : « Pour rétablir l'homme dans ses droits primitifs d'égalité et de liberté, il faut commencer par détruire toute religion, toute loi civile, et finir par l'abolition de la propriété¹... » Voilà qui nous renseigne tout de suite sur le point *terminus* où l'on nous mène, sur l'opinion à laquelle on travaille à nous conduire. Mais va-t-on, du moins, nous dire où l'on nous achemine ? On s'en garde bien, et l'on met tout en œuvre, au contraire, pour que nous ne le soupçonnions pas. Lisez les initiations aux premiers grades, même à certains grades élevés, et vous y voyez le Christ appelé le *Divin Maître*. Vous y trouvez cette recommandation, plutôt faite pour vous surprendre après la note secrète du baron Knigge : *Soyez de vrais chrétiens !* Et le même Knigge écrit d'ailleurs cyniquement à l'un des grands

1. Robiano, *Continuation de l'Histoire de l'Eglise*, Code illuminé, système général, t. II, pièces justificatives, p. 394, 395, 457.

initiés, à propos de ces mêmes initiations, si fallacieusement teintées de piété : « Nos gens voyant ainsi que nous avons le vrai christianisme, il ne nous reste plus qu'à ajouter quelques mots contre le clergé... *Je l'ai fait de manière que je voudrais donner ces grades aux Papes et aux Rois*¹... » Weishaupt, de son côté, écrit plus clairement encore au même confident : « Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les grands théologiens protestants, qui sont membres de notre Illuminisme, croient réellement que la partie relative à la religion, dans ces discours, renferme le véritable esprit du christianisme ! *O hommes, que ne pourrai-je pas vous faire croire*² ! » Il ajoute ensuite : « Je veux que tout cela soit fait à la Jésuite... Allons tout doucement³... » Et, quarante ans plus tard, lorsque la haute direction maçonnique aura passé d'Allemagne en Italie, on

1. Barruel, *Mémoires*, t. III, p. 145, *Lettre de Philon-Knigge à Caton-Zwach*.

2. *Id.*, *Mémoires*, *Ecrits originaux*, *lettre de Weishaupt à Zwach*, t. III, p. 120.

3. *Id.*, *Mémoires*, t. III, p. 257, *Ecrits originaux*, *lettre du 15 mars 1781*.

lira, dans une circulaire secrète, reproduction fidèle de la formule illuministe : « Ecrasez l'ennemi à force de calomnies... Pour vous donner droit d'asile au foyer domestique, vous devez vous présenter, *avec toutes les apparences* de l'homme grave et moral. Offrez d'abord des livres inoffensifs. *Ayez l'air d'être simples comme des colombes*. Puis, peu à peu, vous amenez *vos dupes au degré de cuisson voulu* '... » Ainsi, abolition de toute religion, de toute loi civile, de toute propriété. Ce n'est l'opinion de personne, mais où l'on entend amener tout le monde, et par l'opinion même, en s'ingéniant à faire croire à chacun qu'on n'attaque ni la religion, ni la loi civile, ni la propriété. Avec « l'air d'être simples comme des colombes », on vous pousse « tout doucement », non seulement où vous ne savez pas aller, mais où vous ne voulez pas aller. En vertu même d'une doctrine et d'une théorie, on ne vous impose pas seulement une opinion

1. Crétineau-Joly, *l'Eglise romaine en face de la Révolution*, t. II, p. 87.

que vous n'avez pas, mais que vous ne voulez pas avoir.

Voilà donc le but bien clairement défini, et par les papiers mêmes de la secte, par des aveux écrits. Reste à savoir par quel ensemble de combinaisons, au moyen de quels rouages, y parvient l'association, et c'est aussi ce que nous apprennent les documents les plus précis.

D'après les *Ecrits* mêmes des Illuminés, leur société, qui a seule rendu possible la Révolution, composait un véritable gouvernement secret, international, et machiné, du haut en bas, en vue de la suggestion et de l'intimidation.

Au sommet, un grand Maître, entouré d'un Aréopage de douze hauts initiés, seuls entièrement instruits du but final, et qui étaient les aréopagites. Immédiatement au-dessous, trois grands inspecteurs ou Directeurs Nationaux, préposés aux trois grandes régions « illuminées » qui partageaient le monde. Plus bas, au-dessous des Directeurs Nationaux, les Directeurs Provinciaux. Puis, plus bas encore, au-dessous des provinciaux, tout un réseau

d'Époptes, réunis en groupes, et enfin, sous la surveillance et la direction des Époptes, la simple multitude des Loges et des Ecoles minervales. Une certaine direction d'esprit partait donc du grand Maître et de son Aréopage, descendait comme par un courant électrique aux Directeurs Nationaux et Provinciaux, puis des Provinciaux aux Époptes, et, des Époptes, se répandait et se distribuait dans les Ecoles et les Loges. Le grand Maître et son Aréopage, au surplus, étaient absolument inconnus des étages inférieurs. Leur existence même leur était cachée, et les Aréopagites seuls connaissaient le grand Maître. Les Loges et les Ecoles étaient donc dominées et maniées par toute une direction supérieure qu'elles ne soupçonnaient même pas. Toute cette organisation, enfin, tendait, par tous ses organes, à créer et à faire circuler une certaine manière de voir, de juger et de penser en tout, dans tous les ordres d'idées, et les *Ecrits originaux*¹ nous

1. « Partie des *Ecrits originaux* de la Secte illuminée, découverts à Landshut, lors des recherches faites chez le ci-devant Conseiller de la Régence, sieur Zwach, les 11 et

donnent, à cet égard, un aperçu infiniment curieux des diverses classes et sous-classes de cette espèce d'Université occulte, et de manufacture à opinions sur toutes choses.

12 octobre 1789, et imprimés par ordre de Son Altesse Electorale. Munich, chez Antoine François, imprimeur de la Cour. »

III

Le premier groupement de Loges, placé à la base de l'association, s'appelait le « district illuminé », et ce « district illuminé », ou réunion d'un certain nombre de Loges, était régi par un « Synode ». Le « Synode » se composait de sept Eoptes, et les sept Eoptes, chacun dans sa partie, présidaient aux sept Facultés entre lesquelles se répartissaient les Loges et les Ecoles minervales, selon les goûts, la carrière, le métier, ou les études des adeptes. Chaque district, d'après cette répartition, comprenait donc ainsi sept groupes de Loges : la Loge ou les Loges de la Physique, soumises à l'Eopote physicien, et où l'on s'occupait tout

particulièrement de magnétisme ; la Loge ou les Loges de la Médecine, où l'on étudiait aussi la Chimie, et soumises à l'Epopte de la Médecine ; la Loge ou les Loges de l'Histoire naturelle, où étaient mises à l'étude les origines de l'Homme, et soumises à l'Epopte naturaliste ; la Loge ou les Loges de la Politique, d'où ressortissaient la Diplomatie, l'Histoire, la Biographie, et soumises à l'Epopte de la Politique ; la Loge ou les Loges des Arts, soumises à l'Epopte des Arts ; la Loge ou les Loges des Sciences occultes, soumises à l'Epopte occultiste, et dans lesquelles, selon les termes mêmes des *Ecrits*, on enseignait « l'art de *violier le cachet des autres*, et celui d'*empêcher que les nôtres ne le soient* » .

Même en négligeant ce que pouvait annoncer d'inquiétant, dans ces assemblées toujours secrètes, l'étude d'un art comme celui de « violier le cachet des autres », ou ce qu'indiquait peut-être aussi de redoutable le magnétisme et la chimie qu'on y enseignait, on ne peut guère,

1. *Ecrits originaux*. Instruction pour le grade d'Epopte, nos 1, 2, 3, 4. Barruel, *Mémoires*, t. III, p. 221 et 222.

quant au reste, ne pas être convaincu, après le tableau de ces Facultés de propagande, que le but de l'association était bien, en effet, d'imprimer à tout, dans tous les ordres de connaissances quelconques, une impulsion particulière et voulue. Il s'agissait d'instituer une certaine physique, une certaine chimie, une certaine littérature, une certaine critique et une certaine histoire audacieusement et mensongèrement tendancieuses. La société Illuministe ne cultivait pas les Arts, les Sciences et les Métiers pour eux-mêmes, mais s'en emparait pour les tourner à ses desseins, et les documents les plus singuliers établissent encore, sur ce point, une détermination bien arrêtée : « Vous pourrez demander l'avis des savants étrangers, est-il prescrit aux Epopotes, et *faire servir leur science au profit de notre Ordre*, mais cela sans qu'ils s'en aperçoivent¹. » Les savants ne devaient donc pas s'apercevoir du profit tiré de leur science. Et pourquoi, sinon parce qu'on se réservait de l'altérer pour « s'en servir », et, natu-

1. Barruel, *Mémoires*, t. III, p. 224.

rellement, de l'altérer en s'en cachant? Ailleurs il est recommandé de « décrier » les écrivains, ou « d'enfler la trompette » en leur faveur selon qu'ils tendent ou ne tendent pas eux-mêmes, consciemment ou non, où tend la secte : « Lorsqu'un écrivain, est-il dit textuellement, annonce des principes qui sont vrais, mais qui n'entrent pas encore *dans notre plan d'éducation du monde*, ou bien des principes dont la publication est prématurée, *il faut chercher à gagner cet auteur*. Si nous ne pouvons pas le gagner et en faire un adepte, *il faut le décrier*¹. » Et il était encore ordonné : « Quand il se passe quelque chose de grand, de remarquable, il faut jeter en avant *le soupçon que cela nous est dû*... S'il se trouve un homme d'une grande réputation pour son mérite, *faites croire qu'il est des nôtres*². »

Une vaste entreprise de tromperie encyclopédique, et de tromperie systématiquement préméditée, un parti pris de capter, de duper, d'égarer l'esprit, sur toutes les routes qui

1. Barruel, *Mémoires*, t. III, p. 246 et 247.

2. *Id.*, *Mémoires*, t. III, p. 244.

peuvent s'ouvrir devant lui, tout cela, il y a cent trente et cent vingt ans, était donc bien l'œuvre de la société secrète d'où est en partie sorti notre monde moderne, si troublé et si troublant. De tous côtés, des rabatteurs recrutaient les adeptes, pour les réunions du premier degré, pour les Ecoles minervales. Puis, là, tout en lui fournissant les livres ou les instruments utiles à ses études, tout en l'attirant par certains avantages professionnels, on façonnait progressivement le néophyte et, soit en politique, soit en art, soit en fait d'événements ou de personnages historiques, soit même en fait de mode ou de goût, l'élève de la Loge et de l'école minervale colportait ensuite partout, sous une inspiration qu'il ignorait et qu'il croyait, par conséquent, venir de lui-même, une « opinion » qui, sous couleur d'être celle de l'homme « éclairé », et en l'étant même quelquefois par un côté, contenait toujours, en même temps, quelque chose de mortel pour toute espèce de discipline, de loi, de religion, d'ordre, de morale et d'Etat.

Et pourquoi le secret, ce secret si absolu et

si sévère, non seulement vis-à-vis des étrangers à l'association, mais dans l'association même vis-à-vis des adeptes? C'était là, justement, qu'était le génie de la machination. Sur le but même, le secret s'explique de soi. On ne pouvait mener « l'opinion » où le voulaient les meneurs, qu'à la condition de le lui cacher. Mais il y avait encore d'autres raisons. La secte, d'abord, sur ce qu'on pourrait appeler son affiche, visait à la liberté, à la négation de l'autorité. Il eût paru, en conséquence, trop contradictoire d'y montrer ouvertement une autorité, et cette autorité, au nom des principes mêmes de l'association, eût risqué d'y être combattue. On échappait habilement, en ne la montrant pas, au danger de la faire combattre. De plus, comme le remarque Weishaupt avec une singulière subtilité, « on reçoit plus volontiers les ordres d'un inconnu que ceux des hommes dans lesquels on reconnaît peu à peu toutes sortes de défauts ». Et il note encore, avec la même justesse : « On peut mieux ainsi observer ses inférieurs. Ils font plus attention à leur conduite lorsqu'ils se croient environnés de

gens qui les observent¹. » En outre, lorsque des hommes sont ostensiblement d'une secte ou d'une école, lorsqu'ils se reconnaissent pour en être, l'« opinion » est prévenue contre leur esprit de corps, elle se tient en garde. Mais des hommes que rien ne montre unis entre eux, qui ne savent même pas toujours eux-mêmes s'ils le sont, mais qui le sont, et pensent et jugent de même sur tout, ces hommes-là réalisent précisément ce qu'il s'agit de réaliser, c'est-à-dire un *consensus*. Un *consensus* artificiel, en *consensus* fabriqué, mais qui semble spontané, et qui impressionne fortement. Enfin, et c'était peut-être le point capital, l'élève de la loge, en ne voyant pas ses maîtres, croyait ne pas en avoir, pensait tirer ainsi de son propre fond les idées qu'on lui suggérerait en le lui laissant ignorer, et il n'y tenait pas seulement, dès lors, par persuasion, mais encore par vanité. Il respirait l'air d'une école d'orgueil, d'âpreté et de violent individualisme.

1. Barruel, *Mémoires*, t. III, p. 248 et 249.

IV

Telle était, presque partout, à la fin du xviii^e siècle, cette formidable machine à « opinion » de la Franc-Maçonnerie « illuminisée ». Tout à coup, dans les salons, les cafés, les écoles, les promenades, circulait un amusant paradoxe qui renversait toutes les idées reçues en Histoire. Cela sortait des Loges où se fabriquait l'opinion historique ! Ou bien, une mystérieuse fureur de magnétisme soufflait sur la société, comme avec Mesmer et Cagliostro, y détraquait tout et tout le monde. Cela sortait des Loges où l'on faisait de la physique ! Ou bien encore, une découverte, ou une prétendue découverte savante, éclaboussait de ridicule la

Religion et l'Écriture sainte, qui n'avaient rien d'ailleurs à voir dans la question, mais n'en paraissaient pas moins atteintes. Cela partait des Loges qui se consacraient à l'histoire naturelle ! En un mot, l'invisible et mystérieux chef d'orchestre, dont il devait être question à quelque cent dix ans de là, à propos de l'affaire Dreyfus, étendait déjà son bâton au sommet de la pyramide, et l'entraînement de tous ces esprits, qui pensaient facticement ainsi à l'unisson, sans s'apercevoir eux-mêmes de ce que leur unisson avait de factice, s'accélérait et se renforçait encore des avantages pratiques qu'il pouvait y avoir à prendre part au concert. D'après les prescriptions les plus formelles de l'Ordre, ses plus hauts dignitaires ne devaient pas se faire scrupule de jouir de situations plus ou moins hautes dans l'État ainsi que dans l'Église¹. Et rien n'est curieux comme la nomenclature de tous les postes officiels occupés par les hauts maçons entre 1785 et 1900. L'un est conseiller aulique, un autre général, un autre

1. Barruel, *Mémoires*, t. III, p. 291 et 249.

juge, un autre garde du Trésor, un autre chanoine ! Tous embusqués aux bons endroits et tous secrètement ennemis de ce qu'ils ont l'air de servir ! Dès lors, et fréquemment, tel adepte, plus zélé qu'un autre pour l'opinion répandue par la secte, avance dans sa carrière avec une rapidité miraculeuse, conduit comme par une bonne fée, tandis qu'autour de lui les partisans de l'opinion contraire n'avancent pas. Ainsi, telle opinion est avantageuse et telle autre ne l'est pas. Telle opinion est un talisman, et telle autre porte malheur ! On gagne déjà à penser en mesure. Comment, dans de semblables conditions, la mécanique à opinions n'aurait-elle pas bien fonctionné, et comment tout ce qui eut cours comme idées, goûts, modes, engouements, à la veille de la Révolution, et ce qui la détermina, en politique, en science, en morale, en religion, en philosophie, en littérature, en art, n'aurait-il pas alors fait fureur, et entraîné le monde ?

V

La Franc-Maçonnerie actuelle continue-t-elle l'industrie exploitée par les Illuminés? Elle en a absolument repris la suite, et l'Illuminisme était déjà tout ce qu'elle est, comme elle est encore tout ce qu'il était, L'Illuminisme poursuivait la destruction de toute religion, et la Franc-Maçonnerie la poursuit également. Elle a supprimé de son Rituel la reconnaissance du « Grand Architecte de l'Univers », et le F.°. Lannessan, 33°, député, ancien ministre, s'écriait, dans une fête solsticiale : « Oui, nous devons écraser l'Infâme! Mais l'Infâme, ce n'est pas le cléricalisme, l'Infâme, c'est Dieu¹! » L'Illumi-

1. Paul Nourrisson, *le Club des Jacobins*, p. 70.

nisme poursuivait la destruction de toute loi civile, et la Franc-Maçonnerie la poursuit de même. Le divorce pour elle n'est qu'un premier pas vers l'union libre. Selon le mot même du Rituel, mot de haute saveur et de saveur sentant même un peu le prospectus de lieu suspect, les « formes contractuelles » de l'union de l'homme et de la femme « s'assoupliront » de plus en plus¹. L'Illuminisme, enfin, tendait à l'abolition de la propriété, et le F. : Lucipia déclarait *ex cathedra*, parlant comme président du Conseil de l'Ordre : « La Fédération du Grand-Orient de France est une Fédération socialiste dans la plus large acception du mot². » Mais la suppression de toute religion, de toute loi civile, de toute propriété, ne représente pas, malgré tout, même à présent, l'opinion de la majorité, ni même d'une minorité avouable. C'est là le secret des Loges, ou plutôt des arrière-loges, et ce qu'il s'agit d'imposer par fraude, par piège, en se cachant de le faire. Aussi, les annuaires maçonniques et les

1. Paul Nourrisson, *le Club des Jacobins*, p. 107.

2. Dasté, *la Gangrène maçonnique*, p. 94 et 95.

statuts présentés à l'apprenti au moment de son affiliation déclarent-ils simplement : « La Maçonnerie est une institution philanthropique... Elle s'interdit les questions politiques¹,... » Consultez, cependant, ses *Bulletins*, ses *Comptes rendus aux ateliers*, toutes ces publications clandestines qu'elle a su faire dispenser du dépôt légal, et vous découvrez dans ces archives secrètes d'une association qui « s'interdit les questions politiques », que toutes les lois politiques votées par les Chambres leur sont invariablement envoyées toutes faites du Grand-Orient ! M. Paul Nourrisson l'a prouvé récemment dans un livre irréfutable. M. Prache, député de Paris, l'établit également dans son rapport à la Commission des Pétitions. Le fameux programme de Belleville est même constamment réimprimé dans les *Comptes rendus aux ateliers*, comme les commandements de Dieu

1. Lire sur ce point tous les documents cités en abondance dans le *Club des Jacobins*, de M. Paul Nourrisson, et *la Pétition contre la Franc-Maçonnerie à la onzième commission des pétitions de la Chambre des députés*, par M. Prache, rapporteur.

et de l'Église dans les catéchismes¹. Mais vous n'en lisez pas moins, même après tout cela, dans le manifeste officiel du Grand Convent de 1904, destiné, il est vrai, à la publicité des journaux, cette déclaration impudente : « La Franc-Maçonnerie *n'est pas une secte religieuse ni une association politique. Elle ne prend pas et ne veut pas prendre une part directe ou indirecte au gouvernement de ce pays* ²... »

Un journal du Brésil, la *Fohla do Norte*, dans son numéro d'août 1898, rend compte des obsèques d'un 33^e, Grand-Maître-Adjoint Honoraire de la province de Para. Les funérailles sont religieuses, et la Maçonnerie Brésilienne a réclamé elle-même l'assistance du clergé. Les équerres, les truelles, les triangles et les tabliers se sont mêlés, pendant l'office, aux emblèmes de l'Église, et les Francs-Maçons, au cimetière, une fois les prêtres partis, sont allés jusqu'à entonner eux-mêmes un *Kyrie* en musique. Ils

1. *Compte rendu aux ateliers de la Fédération*, du 1^{er} au 12 avril 1898.

2. Discours de clôture du Convent de 1904, cité *in extenso* dans la *France chrétienne* du 22 septembre 1904.

ont célébré, en propres termes, « le tact avec lequel leur F. . . avait su allier la foi religieuse au dévouement maçonnique ¹... » Or, ouvrez, à la même époque, l'*Annuaire du Grand-Orient de France*, du Grand-Orient qui supprime Dieu, et vous y voyez le Grand-Orient du Brésil officiellement porté par les Francs-Maçons de la rue Cadet comme en parfaite fraternité et communion maçonnique avec eux ! A Paris, en raison de ce qu'on peut s'y permettre, la Maçonnerie déclare Dieu Infâme. Mais, au Brésil, elle chante le *Kyrie*, en raison de ce qu'il est profitable d'y chanter ! Elle se déclare athée faubourg Montmartre, mais s'affiche catholique dans la province de Para ! N'est-ce donc pas exactement l'exclamation secrète de Weishaupt : *O hommes ! que ne pourrai-je pas vous faire croire ?* N'est-ce pas la stricte application des prescriptions littérales de la circulaire secrète : « Amenez vos dupes au degré de cuisson voulu ? »

Et ne retrouve-t-on même pas encore d'autres

1. Cité par la *Franc-Maçonnerie démasquée*, n° 64, année 1899, pp. 177 et suivantes.

points d'identité entre les Francs-Maçons d'il y a cent quinze ans, et ceux d'aujourd'hui ? Grâce à des révélations récentes, et qui resteront historiques, nous connaissons l'étendue et le fonctionnement de la délation maçonnique actuelle. Eh bien, ouvrez toujours les *Écrits*, ces *Écrits* du procès de Munich, et voici ce que vous y lisez : « Tout Illuminé doit commencer par se munir de tablettes en forme de journal... Espion assidu de tout ce qui l'entoure, il observera continuellement les personnes avec lesquelles il se trouve ; amis, parents, ennemis, indifférents, tous, sans exception, seront l'objet de ses recherches ; il tâchera de découvrir leurs liaisons, leurs actions... Chaque jour, il marquera sur ses tablettes ce qu'il a observé en ce genre. Chaque mois, il fera deux fois le relevé de ses observations ; il en transmettra l'ensemble à ses supérieurs, et l'Ordre sera instruit par là quels sont dans chaque ville, ou chaque bourg, les hommes de qui il doit espérer la protection, ou redouter l'opposition¹... » Ainsi, à

1. *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, Baruel, t. III, pp. 25 et 26. Hambourg, 1803.

la veille de la Révolution, il y avait déjà les « tablettes », exactement comme il y a maintenant les « fiches ». Deux fois par mois, dans Weishaupt, les « tablettes », ou les « fiches », se transmettent, administrativement, aux supérieurs hiérarchiques, qui les font parvenir à l'Ordre, et les « fiches », ou les « tablettes », toujours hiérarchiquement, passent à présent des simples « Frères » délateurs aux « Vénérables » des Loges, qui les transmettent au Grand-Orient, lequel s'appelle toujours l'Ordre!

Que manque-t-il donc, comme mécanisme général, à la Franc-Maçonnerie actuelle pour être la continuation exacte de l'Illuminisme? Un seul point. Au-dessus des Loges et de leurs supérieurs visibles, il y avait, en Illuminisme, un aréopage ignoré même de l'Association. Existerait-il, par hasard, de nos jours, au-dessus du Grand-Orient et de ses grands dignitaires connus, des directeurs inconnus, d'où partiraient, à l'insu même des Loges, toutes les suggestions et toutes les directions? La simple analogie constituerait déjà une forte présomption. Mais nous avons mieux qu'une présomp-

tion, et l'identité, même ici, ne semble plus guère douteuse, après les révélations de M. Copin-Albancelli, dans son témoignage capital *Comment je suis entré dans la Franc-Maçonnerie et comment j'en suis sorti* :

« Un des hommes les plus considérables du monde maçonnique, nous raconte-t-il, m'avait proposé un rendez-vous pour une communication qu'il me disait être d'une extrême importance.

« — Vous pouvez mesurer, me dit-il, la puissance de la Franc-Maçonnerie. Et pourtant, vous êtes aussi à même de vous rendre compte de la médiocrité des éléments qui la composent. Nous sommes organisés, tandis que les autres ne le sont pas. De plus, le pays ignore notre organisation. Là est le secret de notre force... Mais au lieu d'une association se composant, comme la Franc-Maçonnerie, de vingt-cinq mille nullités, supposez une autre association qui compterait seulement mille membres, mais qui n'en admettrait jamais un nouveau sans l'avoir étudié et suivi pendant des années... Supposez une telle association arrivant, par un

pareil recrutement, à ne compter que des membres de choix, tels qu'à eux tous on peut dire qu'ils n'auraient qu'une tête, qu'un cœur, qu'un bras... Que penseriez-vous de la force dont disposerait une pareille association ?

« Je répondis naturellement que cette association serait la reine du monde.

« Alors, après m'avoir répété que ce qu'il allait me faire savoir devait à tout jamais rester entre nous, mon interlocuteur me dit :

« — Eh bien, cette association existe et je suis autorisé, si vous le voulez, à vous y faire pénétrer ¹... »

Au-dessus de la Maçonnerie qu'on voit, il y aurait donc, encore maintenant, la Maçonnerie qu'on ne voit pas, celle qui commencerait où paraît finir l'autre. Et quelle serait cette Maçonnerie-là ? Qui la composerait ? Qui la dirigerait ? On a connu, grâce au procès de Munich, les hauts Illuministes de Bavière, ceux qui ont en réalité bouleversé le monde à la fin du dix-hui-

1. *Comment je suis entré dans la Franc-Maçonnerie et comment j'en suis sorti*, par Copin-Albancelli. Chez Perrin, Paris, 1905.

tième siècle. C'était, avec Weishaupt lui-même, professeur de Droit à Ingolstadt, des généraux, des chanoines, des juges, des barons allemands. Un autre procès du même genre nous fera-t-il connaître un jour les autres magistrats, les autres généraux, les autres professeurs, et, peut-être même aussi, les autres chanoines et les autres barons qui mènent le bouleversement actuel ¹ ?

1. Voir, à l'appendice, la liste des Illuminés de Bavière, p. 85.

VI

Et le but de tous ces artifices, de toutes ces machinations, est bien toujours également de nous imposer, en tout et pour tout, une opinion. Le *Bulletin hebdomadaire* des travaux de la Maçonnerie en France, à l'usage des seuls adeptes, et qu'on leur adresse secrètement, ne laisse, là-dessus, aucun doute. Sous une forme nouvelle, les Loges actuelles, en réalité, reproduisent les Écoles minervales, et les sujets les plus variés y sont constamment traités, dans des leçons et des conférences, toujours violemment ou insidieusement dirigées, même en matière d'hygiène ou de grammaire, selon une tendance. En mars 1904, Loge les Amis de la

Tolérance, conférence sur cette question : *Comment doit-on combattre la religion*, par le F. Aron, maître de conférences à la Faculté de Droit de Paris. Même époque, dans d'autres Loges : *la Séparation des Églises et de l'État, la Morale sans Dieu, l'Amour libre et le Mariage, la Limitation de la population, la Liberté de la Maternité*, par la sœur Nelly Roussel. Même année encore, *Pourquoi il faut être socialiste, Absurdité de la Propriété, la Guerre russo-japonaise*. Puis, ce sont les sujets scientifiques, littéraires, grammaticaux, artistiques, industriels, professionnels : *la Tuberculose, le Luminaire depuis le commencement du monde, l'Unification d'un système d'écriture phonétique, la Terre tourne sur trois axes, l'Emploi du blanc de céruse*.

L'écrasement de la Russie par le Japon, son bouleversement par la révolution, la dépopulation systématique, la propagation du malthusianisme et de la pornographie, l'incitation indirecte à l'immoralité, la suppression de l'orthographe, constituent, dans le plus singulier pêle-mêle, les thèmes et les vœux courants de

ces leçons et de ces conférences. On fait même, dans certaines Loges, des cours de police pratique, comme la leçon annoncée dans le *Bulletin* du 1^{er} janvier 1904, et donnée au groupe maçonnique de la préfecture de police : *les Accidents simulés*, par le F. : Péchard, commissaire de police de la Ville de Paris. Enfin, d'autres sujets défient toute classification, et notamment celui-ci, traité aux Rénovateurs, par le F. : Meslier, député de Paris : *la Psychologie des grands traîtres, Judas, Ganelon et Bidegain* ¹ !

Que les « Écoles minervales » et leur esprit se retrouvent déjà ainsi dans les Loges, ce n'est pas douteux. Mais ils ne se reproduisent pas que là, et le F. : Fournière, actuellement, peut transporter à l'École Polytechnique même, par autorisation ministérielle spéciale, dans une chaire tout exprès créée pour lui, un cours de sociologie professé par lui au Grand-Orient.

1. Voy. le *Bulletin hebdomadaire des travaux de la Maçonnerie en France*, mois de janvier, mars, avril, juin, octobre, décembre 1904, et 4 janvier 1905, cité par *la France chrétienne*.

L'École Polytechnique n'est donc plus même ainsi l'École Polytechnique, mais l'École Polytechnique minervale ! On a souvent répété que nous n'étions pas en république, mais en Franc-Maçonnerie. De même, en réalité, nous n'avons pas l'enseignement laïque, mais l'enseignement minerval. C'est toujours le mensonge, le mirage et l'imposture systématiques, le change donné méthodiquement. On altère la science des savants, on décrie l'écrivain qu'on n'enrégimente pas, on « enfle la trompette » en faveur de celui qu'on enrégimente, ou qui marche dans le sens voulu sans qu'on ait eu besoin de l'enrégimenter. Au théâtre, dans le roman, dans le journalisme, on lance et on exalte ainsi de faux talents, de scandaleuses ou bouffonnes célébrités prônées et acclamées à réclame-que-veux-tu, même dans les journaux les mieux pensants. Et l'on invente, en même temps, un faux Balzac, un faux Auguste Comte, un faux Renan, un faux Fustel de Coulanges, un Balzac, un Comte, un Renan, un Fustel soi-disant révolutionnaires ! On a déjà vu l'application du précepte : « Amenez vos dupes au

degré de cuisson voulu. » On peut voir également l'application de celui-ci : « S'il surgit quelque homme de mérite, faites croire qu'il est des nôtres ! »

VII

L'entreprise clandestine de détournement et de captation sur tout ce qui est l'esprit public n'est donc pas niable. Il s'agit de nous faire réclamer nous-mêmes toutes les destructions progressives tendant à notre destruction totale. C'était là, au moment de la Révolution, et c'est toujours, en ce moment, le plan général de la Franc-Maçonnerie. Mais il reste à la voir dans le détail de son travail, et nous allons l'y suivre à l'occasion d'événements comme le mouvement de 89, l'affaire Dreyfus et le bouleversement actuel de la Russie.

Depuis déjà longtemps, d'après certaines observations faites dans les Archives de province,

on présumait, dans le mouvement politique de 1789, un courant en partie factice, et une étude récente de MM. Cochin et Charpentier, *La Campagne Électorale de 1789, en Bourgogne*¹, justifie curieusement cette présomption. Peut-on, se demandent les auteurs, appeler campagne électorale celle du Tiers État à la fin de 1788 et au commencement de 1789? Une campagne électorale est menée par un parti et des chefs, et ce parti et ces chefs sont connus. Or, en 1789, la nation paraît partout se lever d'elle-même. C'est une armée sans cadres, sans aucune organisation visible, et qui manœuvre, cependant, avec le plus remarquable ensemble. Les différentes provinces, à cette époque, ont les plus grandes difficultés de communication, et sur tous les points du royaume, néanmoins, on voit se faire, en même temps, les mêmes démarches, se rédiger les mêmes requêtes, dans les mêmes termes, avec les mêmes comparaisons littéraires, le tout soutenu partout avec un

1. *La Campagne Électorale de 1789 en Bourgogne*, par Augustin Cochin et Ch. Charpentier. Revue *l'Action française*, numéros des 1^{er} et 15 novembre 1904.

parfait ensemble, par la « tempête des pamphlets anonymes. »

Que réclame-t-on donc ainsi dans toute la France, avec cet ensemble et cette unanimité? Deux choses bien précises : le renvoi du ministre Brienne, et la convocation des États. C'est, dans la même minute, ce que libelles et communes demandent à l'unisson, et c'est aussi ce qu'ils obtiennent. Vont-ils au moins se taire, après l'avoir obtenu? Pas du tout, et aussitôt Brienne renvoyé, aussitôt les États convoqués, le charivari recommence, pour réclamer, cette fois, l'élection au scrutin, le doublement du Tiers et le vote par tête! En mesure, sur le même ton, partout et en même temps, on se remet encore à demander les mêmes choses. C'est bien toujours l'« orchestre ! »

En quoi, seulement, l'« orchestre » consiste-t-il? Quels sont les instruments? C'est ce que nous indiquent les auteurs de *La Campagne Électorale* dans cette explication circonstanciée : « Vers ce temps-là, dans la ville de Dijon, un groupe d'une vingtaine de personnes se fait remarquer par son grand souci des intérêts du

Tiers État... Il se compose de médecins, de chirurgiens, d'hommes de loi surtout, avocats, procureurs, notaires... Les plus remuants sont le médecin Durande, le chirurgien Hoin, le procureur Gillotte... Comme tous les groupes semblables, c'est dans les premiers jours de décembre 1788 que celui-ci commence sa campagne. Il s'agit de faire proposer aux corporations par le maire, puis envoyer au roi, au nom du Tiers de la ville, la requête dont nous avons parlé. Or, la première condition, pour se faire entendre de l'autorité et de l'opinion, était de parler au nom d'un corps constitué : les particuliers ne sont rien alors ; les corps seuls sont écoutés... »

Les « corps seuls sont écoutés »... C'est au maire, par conséquent, et au maire seul, à consulter le corps de ville, c'est-à-dire tous les corps réunis ensemble, et à transmettre leur avis à l'autorité. Si donc l'élection au scrutin, le doublement du Tiers et le vote par tête sont sérieusement réclamés par le Tiers État, s'ils y représentent véritablement l' « opinion », le corps de ville, qui est le Tiers État lui-même,

les réclamera forcément. En résumé, si le petit groupe des Durande, Hoin, Gillotte et consorts, que MM. Cochin et Charpentier appellent les « cabalés », veulent, en toute sincérité, recueillir l'authentique opinion dijonnaise, ils demanderont au maire la réunion régulière du corps de ville. La lui demandent-ils? Non, ils ne la lui demandent pas, et chacun des corps, au contraire, est convoqué séparément, sans bruit, à l'insu du maire, et par le petit groupe même des « cabalés ». De cette façon, on n'invite que les compères, et beaucoup de membres ne viennent pas. Seuls, ne manquent pas de venir les partisans de la « cabale », tout spécialement avertis. Bien entendu, la majorité des présents adopte les trois articles, et, le corps comptant seul, les votants, aussitôt, se donnent pour le corps lui-même. Quant aux absents, opposants ou non convoqués, ils deviennent, quel que soit leur nombre, de « simples particuliers », et si l'un d'eux s'avise de protester, une abominable pluie d'outrages, d'injures, de « placards », de « lettres anonymes » tombe immédiatement sur le malheureux. Et, non seu-

lement les « cabalés » réunissent ainsi les corps l'un après l'autre, mais ils échelonnent les réunions selon une tactique. Les avocats sont convoqués le 3 décembre, les médecins et les chirurgiens le 5, les procureurs au bailliage le 6, les notaires le 8, les procureurs au Parlement, les tanneurs et les écrivains le 9, les horlogers, les épiciers, les perruquiers et les apothicaires le 10... Et pourquoi les médecins après les avocats, les procureurs après les médecins, les horlogers après les procureurs et les apothicaires après les horlogers ? Parce que certaines corporations sont d'esprit plus conservateur que d'autres, et qu'on entend, par là, forcer leur vote par l'accumulation des votes précédents. Les plus « cabalés » sont les avocats. En conséquence, on les convoque les premiers, en chambrant ceux dont on se méfie. Puis, par le précédent des avocats, on influence, en les chambrant de leur côté, les médecins et les chirurgiens. Puis, par le poids des avocats, des médecins et des chirurgiens, on pèse sur les notaires et les procureurs, et ainsi de suite pour tous les corps de métier, dont les der-

niers finissent par ne plus même résister.

Les vieux usages, cependant, ne sont pas encore abolis. On n'évitera pas, malgré tout, l'assemblée générale du Corps de Ville, elle finira toujours par avoir lieu, elle s'impose, mais on compte parvenir à la ligotter... Eh bien! même avec toutes ces précautions, tous ces pièges, tous ces chantages, tous ces ligotages, l'un des trois articles, le plus important, l'article capital, le vote par tête, ne va pas pouvoir passer. Les échevins refusent énergiquement leur vote. Et que font alors les « cabalés »? Ils déclarent mielleusement aux échevins qu'ils renoncent à l'article, puis le rétablissent frauduleusement dans la requête, le lisent avec le reste à l'assemblée d'une façon inintelligible, font voter le tout au milieu du tumulte, et la ville de Dijon se trouve, par ce procédé, avoir officiellement voté, et même voté d'enthousiasme, quoiqu'elle n'en ait jamais voulu, l'élection au scrutin, le doublement du Tiers, et jusqu'au vote par tête, expressément repoussé par les échevins!

Quant au caractère exact de la « cabale », de

la société Durande, Gillotte et compagnie, on a les plus fortes raisons de le soupçonner. « Deux mots, remarquent les auteurs de *La Campagne Electorale*, reviennent constamment dans les écrits échangés entre eux. » Ils y parlent sans cesse de leur « plan », de leurs « moyens », et emploient ces mots absolument, en leur donnant un sens précis qu'ils n'ont pas dans le langage courant. Or, observent MM. Cochin et Charpentier, « il faut noter ces nuances, car les mêmes termes se trouvent employés de la même manière dans toutes les correspondances maçonniques du temps ». Voilà déjà une indication. Mais en voici encore une autre, fournie par les libelles de l'époque, moniteurs ordinaires, et comme naturels, de tous ces groupements de « cabalés ». A propos de ces mêmes campagnes électorales, menées avec un aussi extraordinaire ensemble, on peut y lire des excommunications comme celle-ci : « Que vos éclats de rire redoublent *lorsqu'ils frapperont à la porte du Temple*, ces intrus... Et pour cela, *veillez aux portes du Temple*, vous que Jupiter en a rendus les maîtres véritables, sans

vouloir que la guirlande *ornant une colonne* pût se croire *la colonne elle-même* '... » Enfin, d'autres aveux, également indirects, mais peut-être encore plus complets, devaient se produire plus tard, et le discours suivant, prononcé à Auxerre, par le secrétaire de la Société des Jacobins, à l'inauguration d'un arbre de la Raison, n'est pas un des moins curieux : « Vers le milieu de notre siècle, et jusqu'à notre immortelle Révolution, les amis de la Liberté se sont appelés les Economistes et les Francs-Maçons. Je ne dirai rien des premiers. On sait qu'ils étaient tous des philosophes, de vrais amis de la Liberté, que le despotisme et l'ignorance ont cherché à couvrir de ridicule. Tout le monde connaît les récits merveilleux qu'on a faits des seconds. Les cérémonies et l'appareil qu'ils affectaient de laisser entrevoir amusaient le despotisme et le peuple qui en étaient les témoins. Celui-ci croyait religieusement à des apparences qui cadraient avec son caractère et ses habitudes.

1. *La Campagne Électorale en Bourgogne*, par MM. Augustin Cochin et Ch. Charpentier. *Action Française*, 1^{er} novembre 1904, p. 185.

Celui-là s'applaudissait de voir ainsi ses esclaves s'amuser dans des orgies mystérieuses et oublier leurs fers. Il était bien loin de soupçonner que ces mascarades nocturnes, pour ainsi parler, ne fussent que des cérémonies extérieures du culte de la Liberté. Ils ne voyaient pas que Momus n'était placé si adroitement au-devant de cette déesse que pour tromper le vulgaire et les tyrans. Quand on n'avait plus à craindre les regards des importuns, on tirait le rideau, Momus disparaissait, le voile tombait, et on rendait hommage à la véritable divinité du sanctuaire ¹... »

1. Discours de Mauger, fils, secrétaire de la Société des Jacobins à Seignelay, district d'Auxerre, en présence de Lebon, représentant, inséré au *Bulletin* du 15 nivôse an II. (*Archives* de M. Gustave Bord.)

VIII

En 1789, et quelques années auparavant, c'était donc bien du fond du « Temple » qu'on égarait et qu'on surprenait ainsi l'opinion, et c'est encore du fond du « Temple » qu'on l'égarait et qu'on la surprend à présent. Cette déformation et cette mutilation de l'opinion dijonnaise, n'est-ce pas, à la lettre, et avant la lettre, le scrutin d'arrondissement actuel, la déformation et la mutilation du suffrage universel d'aujourd'hui? On a fini par traiter le corps de la nation comme on avait commencé par traiter le corps de ville. Mais la Loge n'a pas seulement conservé et étendu ses procédés, elle en a trouvé d'autres, elle en pratique de nouveaux,

et possède maintenant, dans la presse, l'instrument d'imposture le plus puissant qu'on ait encore vu. Elle opère, en outre, en association ouverte et active avec le Juif, et le Grand-Orient et la Synagogue ne font plus qu'un. Ils forment, à l'heure actuelle, la raison sociale sous laquelle fonctionne le *trust* des idées, des goûts, des modes, des succès, des réputations et des agitations. Ils disposent seuls du silence, du bruit et de la diversion.

Reportons-nous à huit ans en arrière. Nous sommes le 17 novembre 1897, le soir où l'affaire Dreyfus va s'ouvrir. L'opinion est-elle favorable à la réhabilitation du condamné? Elle n'y songe même pas. Dans les salons, les cercles, les cafés, on apprend tout à coup, cependant, qu'un sénateur invite le gouvernement à procéder à la revision du procès, et la nouvelle, alors, fait hausser les épaules. On l'accueille par des plaisanteries, surtout dans les bureaux de journaux. Mais l'affaire, dès le lendemain, prenait un retentissement surprenant, et le nombre des journalistes disposés à plaisanter de l'innocent, ou du soi-disant

innocent, avait déjà diminué. Le surlendemain, il diminuait encore, et vous ne rencontraiez plus, au bout de huit jours, que des nouvellistes bouleversés, criant leurs angoisses, et qui paraissaient même outragés, lorsque vous ne les partagiez pas ! Quels étaient les meneurs et les menés, les imposteurs et les sincères ? C'était ce qu'il était assez difficile de distinguer. Mais l'embauchage n'était pas niable. Il se pratiquait impudemment, et par les moyens les plus variés. Tel vieux journaliste avait pris l'habitude d'éclater de rire, dès qu'on lui parlait de l'innocence de Dreyfus. Il occupait, seulement, une fonction dans un cercle, et on lui faisait comprendre à demi-mot qu'il avait tort, pour lui-même, de rire aussi bruyamment. Le soir même, il ne riait plus, et se découvrait des doutes. A tel autre, qui croyait pouvoir formuler ses méfiances dans les couloirs de son journal, on disait brutalement : « Si vous ne voulez pas être mis dehors, tâchez de parler autrement!... » Et le pauvre homme parlait autrement. Avec tel autre encore, on en arrivait presque aux

voies de fait. On le guettait dans le bureau où il corrigeait ses épreuves, et on l'entourait en l'insultant.

Ceux qui ont vu de près, à cette époque, certains intérieurs de journaux, ne les oublieront jamais. Il s'y passa des scènes comme on n'en avait jamais vues. Là, comme partout, et à tout le monde, sauf aux Juifs, pas un être, ni une cause, ne pouvaient être plus indifférents, ou même plus odieux, que Dreyfus. Mais il s'y déployait, en sa faveur, un travail, une propagande, un artifice effrayants. Des confrères, ordinairement sceptiques, vous entraînaient à part avec mystère, et vous endoctrinaient ardemment : « Ah ! mon cher, prenez bien garde... Ah ! si vous saviez certaines choses... Si on pouvait vous montrer... Mais on ne peut pas... Vous ne savez pas... Réservez-vous... Ne vous engagez pas... » Des gens, qui ne vous parlaient jamais, et se rendaient d'habitude à leur besogne sans vous voir, vous abordaient tout à coup sans raison et essayaient aussi de vous convertir. D'autres, qu'on ne voyait même jamais dans les bureaux, y venaient sans qu'on

sût pourquoi, s'approchaient de vous sans vous connaître, ou même vous apostrophaient, et vous disaient avec autorité, ou bien d'un air insinuant : « Ah ! c'est épouvantable !... Oui, il est innocent !... Vous ne savez pas... Faites attention... Vous verrez !... » Et cet extraordinaire travail de suggestion, cette conjuration par confidences et par menaces déguisées, minait ou bouleversait presque tous les journaux, même ceux où le public ne pouvait pas s'en douter. Elle minait d'ailleurs également les salons, et devait même miner les familles. Elle devait tout troubler et tout dévaster. Chacun était l'objet d'un assaut, guetté à chaque détour de porte, outragé ou persécuté s'il ne se rendait pas, et le nombre des gens « frappés de la grâce » grossissait dans des proportions étonnantes. On retrouvait tous les jours quelque figure changée, où se lisait comme une conversion subite. Dans les feuilles mêmes qui devaient plus tard soutenir Dreyfus avec le plus de fanatisme, les « dreyfusards », au début, n'étaient d'abord qu'en petit nombre. Au bout de quelque temps, même dans les journaux de

la cause adverse, ils étaient quelquefois assez nombreux pour qu'il ne fût pas toujours possible de s'exprimer dans les bureaux comme on s'exprimait dans ses articles. Par un surchauffement de presse monstrueux, on arrivait ainsi à tout mettre en France sens dessus dessous, pour une question à laquelle non seulement la France, en réalité, ne comprenait rien, mais à laquelle, par des raisons antérieures et supérieures de race et de sang, elle devait toujours s'obstiner à ne rien vouloir entendre.

Comme cent dix ans auparavant, au moyen d'embauchages, de manœuvres, de mirages, d'intimidations, de mystifications, on avait donc créé, facticement, au milieu d'un calme profond, une des situations les plus violemment troublées de l'Histoire¹. Personne, en dehors d'une secte, ne se souciait de l'affaire Dreyfus, et tous les journaux, cependant, hostiles ou favorables, ne parlaient plus que de l'affaire Dreyfus ! L'immense majorité du pays ne sortait de son indifférence, à l'égard de Dreyfus, que pour le

1. Voir l'Appendice, p. 92.

mépriser ou le haïr, et dans tous les journaux, cependant, ou dans presque tous, même dans ceux qui l'attaquaient le plus énergiquement, les journalistes plus ou moins ouvertement voués à la défense de Dreyfus se multipliaient de plus en plus ! Toutes les semaines, ou quelquefois même tous les matins, il paraissait une nouvelle feuille, plus ou moins frénétique, plus ou moins ordurière, et ajoutant plus ou moins à l'épouvantable charivari organisé pour Dreyfus ! La presse, miroir ou prétendu miroir de l'opinion, reproduisait donc exactement, et de toutes les façons, le contraire même de l'opinion, et l'effet de ce faux miroir, où l'opinion ne se voyait pas comme elle était, ne pouvait déjà que la troubler. Mais on ne s'en tenait pas là ! Les journaux patriotes étaient, malgré tout, nombreux. Mais pas un d'eux, ou presque pas un d'eux, n'arrivait généralement à l'étranger. Un Français, passé la frontière, ne trouvait plus à lire, comme feuilles de son pays, que celles où son pays était conspué. Non seulement l'opinion française se reconnaissait ainsi difficilement chez elle, mais l'étranger s'abusait

encore forcément sur elle, l'abusait elle-même par reflet, et ce n'était même pas encore tout ! Dans toutes les capitales et dans tous les pays, à Londres, à Berlin, en Allemagne, en Autriche, en Amérique, des agences Juives ou internationales fonctionnaient sans arrêter, et fausses nouvelles, fausses dépêches, partaient de là par paquets, par avalanches, inventées et lancées selon les besoins du moment, et donnaient le change sur tout, maquillaient, falsifiaient, défiguraient tout !

Un Américain ami de la France, instruit, distingué d'esprit, catholique sincère, me déclarait, il y a quelques années, ne pas pouvoir, quant à lui, mettre l'innocence de Dreyfus en doute.

Et, comme je me récriais, il m'expliquait vivement :

— Mais le colonel Henry a avoué dans sa prison, avant de se suicider, être l'auteur du crime reproché au condamné !

— Et où avez-vous vu cela ? lui demandai-je tout stupéfait.

— Mais, me répondait-il, *dans vos journaux, dans les dépêches...*

Et toute cette désastreuse affaire Dreyfus,

avec la marque juive, porte bien aussi la marque maçonnique. Elles s'y entrelacent comme le nom et le prénom, et le *Bulletin hebdomadaire des travaux de la Maçonnerie*, les *Comptes rendus aux Ateliers de la Fédération*, en témoignent suffisamment. Des manifestations maçonniques répétées ont lieu en province et à Paris en faveur du « Juif martyr de l'iniquité », et le grand Convent annuel déclare textuellement, dans une délibération solennelle, prise le 19 septembre 1898, que « défendre et excuser les illégalités reprochées à certains chefs militaires, c'est trahir la Révolution »... Il « signale le complot qui s'est noué contre la légalité »... Il « dénonce comme artisans du complot les cléricaux et les césariens »... Il « félicite les membres du ministère républicain d'avoir enfin déjoué les pièges des éternels ennemis de la liberté »... Il « prend l'engagement de les soutenir jusqu'au bout » ¹. Et cela est adopté sans débats, d'enthousiasme, à l'unanimité, par toutes les Loges de France réunies !

1. *La Gangrène maçonnique*, par Dasté, p. 188.

IX

La prodigieuse trompette de mensonge que peut ainsi devenir la presse aux mains d'imposteurs puissants, se révèle de même, en ce moment, dans l'assaut furibond donné à la Russie, et dans l'apothéose organisée du Japon. Ni les revers militaires de la Russie, ni sa crise intérieure, ni ses fautes, ni ses vices, ni son malheur ne sont niables. Ni les victoires du Japon, ni sa forte préparation à la guerre, ni son audace, ni sa bravoure, ni son bonheur, ne sont également à mettre en doute. Mais un *bluff* immense, entrepris en faveur de tout ce qui est Japonais, un parti pris furieux d'installer, par force et par fraude, cette race et ce peuple

Païens, uniquement parce qu'ils sont Païens, dans l'admiration même du monde Chrétien, et de vouer en même temps la Russie, uniquement parce qu'elle est chrétienne, à la propre exécration des Chrétiens eux-mêmes, rien de tout cela non plus n'est douteux, au moins dans une importante mesure. Comme il s'agissait, quelques années plus tôt, d'exciter la pitié autour du martyr Juif », et l'indignation contre les « bourreaux galonnés », il s'agit de même, à présent, d'attirer la haine sur le Tsarisme et les Russes, et la sympathie, l'amour universel, sur les révolutionnaires et les Nippons. Le Japon, aujourd'hui, possède la gloire, mais donne aussi l'impression d'avoir fait une forte commande à la maison qui tient la popularité, et nous assistons, en conséquence, aux mêmes clameurs de journaux, à la même tempête de fausses dépêches, au même pullulement de partisans soudains et équivoques. Toute victoire Japonaise est majorée, et toute défaite Russe exagérée ! La moindre émeute de Pétersbourg ou de Varsovie devient un soulèvement national, la moindre répression de grève un

massacre¹, et c'est tout particulièrement par l'image, les revues illustrées, les *magazines* de prix élevé, achetés par les classes riches, et s'adressant aux familles, que s'exerce, maintenant, cette conspiration du papier.

Les recueils les plus bourgeois et les plus tranquilles, ceux que leur réputation ou leur aspect semble le plus sûrement recommander comme sages, publient sur les affaires russes les compositions les plus violemment révolutionnaires. On n'y voit que femmes et enfants écrasés par les Cosaques et piétinés dans la neige sous les sabots des chevaux, cervelles jaillissant des crânes, ou imposantes rangées de prêtres portant des missels et des croix, solennellement revêtus de leurs habits sacerdotaux, et précédant, avec des gestes de paix, les foules héroïques menacées par les régiments ! Pourquoi, seulement, dans certaines gravures publiées, les simples reproductions de photographies ne nous montrent-elles jamais rien qui appuie, par le document, ces scènes atroces ou gran-

1. Voir l'Appendice, p. 94.

dioses? Tout ce qui est massacre, manifestations, cadavres, crânes ouverts, prêtres portant des croix, femmes et enfants morts, est toujours de la composition. Comment, partout où il a pu venir avec son attirail de dessinateur, l'artiste a-t-il toujours trouvé des modèles de carnage, et comment, partout où il a passé avec son kodak, le photographe n'a-t-il pas plus souvent saisi les restes d'aussi horribles collisions? Et pourquoi aussi tant de dessins, toujours à la gloire du Jaune et généralement à la confusion de l'Européen? L'un représente un noble géant, souriant, paisible, vêtu d'une robe opulente et qui regarde, de haut en bas, avec une dédaigneuse douceur, un avorton en redingote, à la figure bilieuse, à l'estomac creux. Le géant noble et doux, c'est le Japonais; l'avorton bilieux, c'est le Chrétien, et le recueil qui publie cela est une Revue française pour les familles! D'autres feuilles affichent à leur devanture des héros exterminant des fuyards, et les héros sont de petits hommes à faces malicieuses et jaunes, à physionomies hardies, tandis que les fuyards sont de gros soldats, épais, blonds et

mous. Les héros sont des Japonais, les fuyards sont des Russes, les journaux des journaux de Paris et les attroupements arrêtés devant les images des attroupements de Parisiens !

Est-ce donc un mot d'ordre, et d'où vient-il, s'il existe ? Serait-il bien surprenant qu'il fût encore venu d'où il est venu si souvent ¹ ? Et pourquoi, encore une fois, tout ce travail, pour nous inspirer, à nous Blancs, cet esprit hostile aux Blancs ? Pourquoi chercher à établir, en Europe même, par manœuvres et par artifice, ce *consensus* anti-européen, aussi pernicieux que factice ? Pourquoi, chez les alliés des Russes, cette cabale contre la Russie ? Pourquoi, par tant de procédés, vouloir, à toute force, suggérer aux Chrétiens l'idée de laisser abattre, sinon d'abattre eux-mêmes, le rempart naturel du monde Chrétien ?

Un de mes amis assistait aux séances de la Commission de Hull, et m'en citait un fait inouï. Lorsque les témoins anglais déposaient, personne ne l'empêchait d'écouter leurs dépositi-

1. Voir l'Appendice, p. 93.

tions. Mais certains auditeurs, dès que les témoins russes arrivaient à la barre, s'approchaient aussitôt de lui, et lui disaient, à voix basse, qu'ils étaient eux-mêmes des marins, qu'ils connaissaient les parages dont on parlait, qu'ils y avaient longtemps navigué, et que les témoins de la Russie ne savaient pas ce qu'ils disaient, qu'ils ne débitaient que des sottises, que leurs témoignages ne tenaient pas debout... Là aussi, la machine à imposture fonctionnait, et c'était bien toujours l'« orchestre ». Il laissait entendre les témoins anglais, mais couvrait les dépositions russes !

X

Après ce tableau sommaire de ce qu'il n'est pas exagéré d'appeler la fabrication de l'opinion, il reste une question à se poser et des conclusions à tirer. Comment une secte intéressée à mentir, et que ses habitudes souterraines ont toujours préparée à le faire, sait-elle trouver et pratiquer certains procédés spéciaux et perfectionnés pour égarer les esprits, on le comprend. Mais comment tout un pays, intéressé à sa propre conservation, s'est-il laissé, et se laisse-t-il encore aussi prodigieusement égarer ? C'est ce qui ne semble pas d'abord explicable, et ce qui peut aussi pourtant s'expliquer.

La machination, le piège longuement médité, sont tout ce qu'il y a de plus familier à une certaine race peu nombreuse d'esprits anormaux et malfaisants, mais tout ce qu'il y a de plus inconcevable pour la foule des esprits de nature normale. De là, l'extraordinaire et incurable docilité avec laquelle ceux qu'on appelle les « honnêtes gens » se laissent suggestionner par tout suggestionneur sachant un peu son affaire. C'est le phénomène proverbial, devant lequel on s'ébahit toujours, mais qui se reproduit toujours, du brave boutiquier prêtant cent francs à l'escroc qu'il ne connaît pas, mais qui ne prêterait pas cent sous à l'honnête homme qu'il connaît. Le boutiquier est suggestionnable, et l'escroc sait suggestionner, tandis que l'emprunteur de bonne foi, non seulement ne sait pas le faire, mais ne songe même pas à le faire... Vous êtes en voyage, vous avez pris le chemin de fer, et votre voisin, à propos d'un incident de route, de la lenteur du train, ou d'une bouillotte qui coule, fait une réflexion tout haut. Vous faites alors la vôtre, un troisième voyageur fait la sienne, et la conversation

devient générale. La route est longue, on s'ennuie, le train ne marche pas, c'est un concert de malédictions contre la compagnie, et, tout à coup, votre voisin se lève, prend sa valise, l'ouvre, en tire un jeu de cartes, et entame une patience sur un journal qu'il déploie. Rien qu'en voyant ainsi, dans un wagon, notre voisin exhiber un jeu de cartes, nous savons tout de suite, aujourd'hui, à qui nous avons affaire, et l'industrie des bonneteurs n'est plus à dévoiler. Mais supposez-vous à l'époque où ils étaient encore ignorés. Vous ne vous méfiez pas, vous n'êtes pas averti, ce voyageur muni de cartes vous amuse, un complice sachant son rôle demande à faire une partie, l'exemple gagne, tout le monde s'en met, et personne, au bout d'une demi-heure, n'a plus un sou dans sa poche... Nous avons là l'image la plus parfaite de l'opération maçonnique, et de l'état d'esprit national en raison duquel elle a pu s'accomplir. Le Franc-Maçon est l'escroc et le bonneteur de l'opinion, et toute l'histoire politique des « honnêtes gens » est dans ce très simple apologue. Faute d'avoir été averti,

faute surtout d'avoir consenti à l'être, le pays de France en est venu à n'être pas seulement la victime des bonneteurs, mais leur justiciable et leur sujet.

Avertir et se laisser avertir, voilà donc, d'abord, ce qui s'impose. Mais il faudrait aussi reconnaître certaines vérités capitales, généralement négligées ou ignorées. Ce qu'on dit spontané ne l'est pas, et rien n'existe qu'organisé. L'opinion de mille personnes, organisée, prime celle de cent mille, à l'état chaotique. Taine pense décrire l'« anarchie spontanée », mais ne décrit que des machinations. « Pour faire des révolutions, disait déjà Saint-Simon, il faut des chefs, des têtes et de l'argent. » Après le décret de 1813, qui enrégimentait comme soldats tous les Français jusqu'à soixante ans, l'opinion était aussi unanime, aussi exaltée que possible, contre l'Empire, et personne, cependant, ne levait même le bout du doigt. Une apathie que rien ne secouait, une apathie de plomb, paralysait les plus exaspérés. On s'exaspérait dans son château, dans son fauteuil, dans sa chaumière, mais l'exaspéra-

tion ne remuait pas. Que manquait-il¹? Une organisation! Il a toujours été convenu, d'autre part, de ne pas prendre, en histoire, les sociétés secrètes au sérieux, mais le devoir n'est-il pas maintenant de les y considérer sérieusement, et l'aveuglement de ne pas les y apercevoir? La Franc-Maçonnerie est dans toutes les coulisses du dix-huitième siècle. Elle est derrière les Economistes, derrière les Philosophes, et le Ghetto, d'après certains aveux, aurait bien pu y être avec elle². Il y a, en résumé, dans l'Histoire, un élément souterrain et ténébreux. On l'a nié, on le nie encore, mais ceux qui le nient, ou qui en rient, procèdent comme des législateurs qui nieraient, dans leurs lois, l'élément criminel, et y supprimeraient le Code pénal! Enfin, et là est la leçon suprême, la société secrète ne sévit et ne peut nuire que dans les terrains préparés. Aucun ne l'était comme l'Europe à la veille de la Révolution,

1. *Mémoires du baron de Vitrolles*. Chez Charpentier, 1884. Voir l'Appendice, p. 101.

2 Voir l'Appendice, p. 106.

aucun ne l'est encore comme la Russie actuelle,
aucun ne l'a jamais été comme l'insensée société
Française d'aujourd'hui...

APPENDICES

I

LE PROCÈS DES ILLUMINÉS

Le fameux procès des Illuminés de Bavière commença en 1785, et se termina en 1786.

La secte avait acquis, peu à peu, une puissance occulte considérable. Dès 1781, la Cour de Bavière en avait pris ombrage, et ordonné des recherches qui durèrent plusieurs années sans donner de résultats sérieux. En même temps, la maçonnerie Illuministe était dénoncée et attaquée avec vigueur, notamment par un professeur de Munich nommé Babo, et par le comte de Tœrring.

Le 22 juin 1784, l'Électeur fit enfin publier dans ses États la prohibition de *toute communauté, société ou confraternité secrète, approuvée ou non par les*

lois. La simple Franc-Maçonnerie se conforma à la défense, mais les Illuminés n'en tinrent pas compte et renforcèrent seulement encore leur secret. Alors, Weishaupt, grand maître de la secte, et professeur de droit au collège d'Ingolstad, fut déposé de sa chaire comme *fameux maître de Loges* et rebelle, dans les premiers jours de février 1785. Puis, le mois suivant, le 30 mars 1785. deux ecclésiastiques, l'abbé Cosandey et l'abbé Renner, anciens Illuminés qui avaient quitté l'association, révoltés des complots qu'ils y avaient surpris, recevaient, du gouvernement Electoral et de l'évêque de Freysingue, ordre de comparaître devant le tribunal de l'Ordinaire, pour y déclarer, sous serment, ce qu'ils avaient vu, chez les Illuminés, de contraire aux mœurs et à la religion. Leurs dépositions, toutefois, ne convinquirent pas pleinement le tribunal, et il fallut un accident, aussi dramatique qu'imprévu, pour apporter à la Justice les preuves devant lesquelles elle ne pouvait plus reculer. Weishaupt s'était réfugié à Ratisbonne, d'où il tenait tête, avec ses principaux complices, au gouvernement Electoral. L'un de ces complices était un prêtre apostat nommé Lanz, et ce Lanz, muni des ordres de Weishaupt, allait partir pour opérer des initiations en Silésie, quand il était frappé de la foudre, et lorsqu'on découvrait sur lui les papiers qui devaient faire définitivement engager le procès.

Les Illuminés furent condamnés à des peines diverses, mais qui se bornèrent à de l'exil et à de la prison. Ils avaient, d'ailleurs, si bien semé partout leurs doctrines et multiplié leurs adeptes, jusque parmi les princes et les autorités, qu'ils ne subirent même pas sérieusement leurs peines. Ce fut une sorte de procès des Templiers sans sanction, et tout le résultat de l'affaire fut de mettre entièrement à nu leurs idées, leurs doctrines, leurs pratiques et leur but.

II

MÉMOIRES DU BARON DE VITROLLES

LES DALBERG

« ... J'avais connu le baron de Dalberg, en Allemagne, en 1795. J'arrivais de l'armée de Condé. Il sortait de l'université de Gœttingue. Il y avait puisé les idées que la Révolution jetait au dehors dans les jeunes imaginations. La disparité de nos opinions ne fut point un obstacle à notre liaison. Nous étions jeunes tous deux, et, à cet âge, on cède si facilement aux attraits de l'amitié ! Dalberg avait de la grâce dans les manières, de la douceur et de la facilité dans le commerce de la vie. Sa physionomie portait surtout l'empreinte de la finesse ; peut-être y en avait-il trop dans son regard pour ne pas intimider la confiance et arrêter l'abandon. Il était

un des derniers représentants de l'ancienne maison des barons de Dalberg, la plus élevée dans l'ordre de la noblesse médiata de l'Empire...

« L'oncle de Dalberg était alors coadjuteur de l'archevêque de Mayence, c'est-à-dire héritier du premier électeur archichancelier de l'Empire, prince souverain d'un million de sujets. C'était encore sur sa tête que portait la succession du prince-évêque de Constance, qui comptait plus de deux cent mille sujets... Le coadjuteur avait capté la faveur du parti philosophique et des Sociétés Secrètes de l'Allemagne, et avait ainsi obtenu la popularité qu'ils dispensaient à leur gré¹. Au milieu du naufrage de toutes les fortunes devant Napoléon, il en chercha une nouvelle en s'attachant au char du vainqueur. Dans le bouleversement de l'ancien Empire et l'établissement de la confédération du Rhin, il reçut de Bonaparte, avec le titre de prince primat, la souveraineté de l'ancienne ville libre de Francfort-sur-le-Mein, et celle de Ratisbonne : aussi avait-il été un des premiers à venir décorer de sa présence le couronnement de l'opresseur de son pays.

1. « Le coadjuteur de Mayence était un des douze apôtres que Weishaupt, professeur à Ingolstadt, s'était choisis pour former la société secrète instituée sous le nom d'*Ordre de la perfectibilité*, et plus connue sous celui d'*Illuminés*. »

« En dépit de ses opinions politiques, le neveu du coadjuteur était allé à Vienne pour s'y ouvrir la carrière des affaires, et je l'avais à peu près perdu de vue lorsqu'en 1802 je le retrouvai à Paris ministre du Margrave de Bade, auprès du Premier Consul... »

(*Mémoires du Baron de Vitrolles*), tome I^{er}, chapitre I^{er}. — Paris, chez Charpentier, 1884).

III

MÉMOIRES DE BARRUEL

LES DALBERG

«... Un adepte d'une autre espèce est Mgr le Baron de Dalberg, coadjuteur des sièges de Mayence, de Worms, de Constance, gouverneur de la ville et des pays d'Erfort. On s'arrête d'étonnement, on ne sait si les yeux ne sont pas trompés, on examine de nouveau pour savoir si c'est bien un homme de ce caractère, un Evêque, un Prélat désigné pour le premier Siège Electoral Ecclésiastique, qui vient ici trouver sa place sur la liste des Frères Illuminés. Il y a plus ; des hommes qui avaient approché de très près Monseigneur, ont insisté pour me faire effacer son nom. Ils m'ont fait assurer que, dans, son opinion, la Révolution Française était le fruit des philosophes du siècle et des

gens de Lettres, dont il déteste les sentiments. J'ai produit la brochure publiée par Monseigneur, avec son nom et ses titres en tête : *De l'influence des sciences et des beaux-arts sur le repos public, à Erfort, 1793*. On a vu que l'objet de cette brochure était d'étouffer dans leur germe ce que Monseigneur appelle les préjugés nuisibles de quelques bonnes gens à vue courte, en leur prouvant que ni la philosophie, ni les gens de lettres du siècle n'étaient la cause de la Révolution Française, et que le concours de Condorcet même à cette révolution n'a été que peu considérable. Dans cette brochure, on a vu encore tous les raisonnements que la philosophie des Illuminés leur suggère pour duper les peuples sur les grandes causes de la Conspiration. Je n'ai point effacé le nom de Monseigneur. J'y ai même ajouté celui de *Crescens*, sous lequel il est devenu si fameux parmi les Illuminés.

« A ce nom-là, que lui donnait la Secte, comment Monseigneur a-t-il pu s'empêcher de reculer d'horreur, et ne pas concevoir les services qu'on attendait de lui ? *Crescens* ne fut connu que par les infâmes débauches des philosophes Cyniques, et par des calomnies qui forcèrent saint Justin à écrire sa seconde Apologie du Christianisme. Un Protestant, jaloux de voir paraître celle de Monseigneur, nous dit que sans doute elle viendra quand

il en sera temps. Ah ! que nous l'attendons avec impatience. Nous espérons y lire que les Illuminés n'avaient pas dit à Monseigneur tous leurs secrets. Nous ne croyons pas au moins qu'ils lui eussent dit leurs projets sur les Sièges de Mayence, de Worms et de Constance, dont Sa Grandeur avait l'expectative !... »

(Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme, tome IV, chapitre VIII. — Hambourg, chez Fauche, 1803.)

IV

MÉMOIRES DE PHILARÈTE CHASLES

PHYSIONOMIES DE RÉVOLUTIONNAIRES

« ... Comme tous les fondateurs républicains, tous gens bien élevés, mon père était, non pas le brutal jacobin et le fougueux démocrate que l'on aurait pu supposer, mais le personnage incarné d'une théorie — le disciple raffiné du xviii^e siècle et les Jésuites, *l'un des produits les plus civilisés et les plus complexes* de cet ancien monde *qu'il renversait*. Si Robespierre avait gardé de son existence d'avocat bel esprit et de province les manchettes et le jabot, le gilet rose et la parole cadencée; si Louvet, l'adversaire acharné de Robespierre, n'avait rien perdu, en 1793, des traditions galantes de Crébillon fils, mon père, que la Révolution avait trouvé professeur de rhétorique, homme d'église,

grand vicaire et secrétaire de M. Conzié, resta (même après le baptême double de la Révolution et de la mitraille) ce qu'il avait été, c'est-à-dire un *illuminé* savant du XVIII^e siècle...

• • • • •

« Mystique du déisme et du naturalisme... enthousiaste de Jean-Jacques et de Swedenborg... chrétien et théophilanthrope... Il y avait de tout cela parmi les débris de cette Convention, *qu'une illusion de l'Histoire a découpée en Girondins et en Montagnards*. Les doctrines les plus divergentes les enflammaient tous ; non pas des dogmes systématiques et médités, mais des idées ardentes et instinctives : de là cette fougue acharnée des combats révolutionnaires, qui ne pouvaient finir que dans le sang. Chaque homme était une idée vivante, souvent vague et confuse, mais terrible ; *Anacharsis Clootz, c'était l'Illuminisme de Weishaupt* ; La Révellière-Lepeaux, le socinianisme ; Amar, le swedenborgianisme ..

• • • • •

« Mon père, singulier en tout, me traita comme une République à fonder. Il résolut que rien de mon éducation ne ressemblerait aux éducations communes... Je fus, tout au sortir du sein maternel, plongé dans la cuve bouillante où le vin nouveau frémissait. A cinq ans, je savais lire ; à six ans, j'écrivais ; à huit ans, je savais le latin, et tradui-

sais Horace, Au lieu de catéchisme et de livres enfantins, on me donna Plutarque, Anacharsis et Cornélius Népos. Chaque jour, il fallait copier une page de prose républicaine... Un mélange d'orgueil, de méditation, de tendresse, m'enivrait dès le premier âge. Mon enfance, je ne sais si j'en eus une. Les exercices du corps et les jeux puérils me furent inconnus. La gaité, la liberté, l'étourderie des premiers jours de l'homme, étouffées par une précocité si malheureuse, disparurent avant que j'eusse dix ans. Vous vous trompiez, mon père, en renversant ainsi l'ordre de la nature. Après avoir été un enfant-homme, je suis un vieillard-jeune... »

(*Mémoires de Philarète Chasles*, chez Charpentier, Paris, 1876.)

V

Liste des principaux Illuminés, depuis la fondation de la Secte, en 1776, jusqu'à la découverte de ses Écrits Originaux, en 1786.

| Noms de guerre. | Vrais noms des adeptes. |
|------------------------|---|
| SPARTACUS | Weishaupt, professeur de droit à Ingolstad. |
| AGRIPPA | Will, professeur à Ingolstad. |
| AJAX | Massenhausen, conseiller à Munich. |
| ALCIBIADE | Hoheneicher, conseiller à Freysingue. |
| ALEXANDRE | Comte de Pappenheim, général et gouverneur d'Ingolstad. |

| Noms de guerre. | Vrais noms des adeptes. |
|------------------------|--|
| ALFRED | Comte Seinsheim, vice-président à Munich. |
| ARRIEN | Comte de Cobenzel, trésorier à Eichstad. |
| ATILA | Sauer, chancelier à Ratisbonne. |
| BRUTUS | Comte Savioli, conseiller à Munich . |
| CATON | Xavier Zwach, conseiller aulique et de la Régence. |
| CELSE | Baader, médecin de l'Électrice douairière. |
| CLAUDE | Simon Zwach. |
| CONFUCIUS | Baierhammer, juge à Dissen. |
| CORIOLAN | Troponero , conseiller à Munich. |
| DIOMÈDE | Marquis de Constanza, conseiller à Munich. |
| ÉPICTÈTE | Mieg, conseiller à Heidelberg. |
| ÉPIMÉNIDES | Falck, conseiller et bourgmestre à Hanovre. |
| EUCLIDE | Rield, conseiller à Munich. |
| ANNIBAL | Baron de Bassus, Grison. |
| HERMÈS | Solcher, curé à Haching. |

| Noms de guerre. | Vrais noms des adeptes. |
|------------------|---|
| LIVIUS | Rudorfer, secrétaire des États à Munich. |
| LOUIS DE BAVIÈRE | Lori, exclu de l'Ordre. |
| MAHOMET | Baron Schroeckenstein. |
| MARC-AURÈLE | Kopp, premier prédicateur de la Cour. |
| MARIUS | Hertel, chanoine. |
| MENELAUS | Werner, conseiller à Munich. |
| MINOS | Baron Dittfurth, conseiller à la Chambre Impériale de Wetzlar. |
| MŒNIUS | Dufresne, commissaire à Munich. |
| MUSÉE | Baron Monjellay. |
| NUMA | Sonnensels, conseiller à Vienne et censeur. |
| NUMA-POMPILIUS | Comte Lodron, conseiller à Munich. |
| PÉRICLÈS | Baron Pecker, juge à Amberg. |
| PHILON | Baron Knigge, au service de Brème. |
| PHILON DE BIBLOS | Le Prélat Haslein, vice-président du conseil spirituel à Munich, <i>évêque in partibus.</i> |

| Noms de guerre. | Vrais noms des adeptes. |
|------------------------|---|
| PITHAGORE | Drexl, bibliothécaire à Munich. |
| RAYMOND-LULLE | Fronhower, conseiller à Munich. |
| SIMONIDES | Ruling, conseiller à Hanovre. |
| SOLON | Micht, ecclésiastique à Freysingue. |
| SPINOZA | Münter, procureur à Hanovre. |
| SYLLA | Baron Mengenhofen, capitaine au service de Bavière. |
| TAMERLAN | Lang, conseiller à Eichstad. |
| THALÈS | Kapfinger, secrétaire du comte Tattenbach. |
| TIBÈRE | Merz. |
| VESPASIEN | Baron Hornstein, à Munich. |

Liste supplémentaire.

| | |
|-----------------|---|
| AARON | Prince Ferdinand de Brunswick. |
| ACCACIUS | Docteur Koppe, surintendant, d'abord à Gotha, puis à Hanovre. |

| Noms de guerre. | Vrais noms des adeptes. |
|-----------------|--|
| AGATHOCLES | Schmerber, marchand à Francfort-sur-le-Mein. |
| AGIS | Krœber, gouverneur des enfants du comte de Stolberg, à Neuwied. |
| ALBERONI | Bleubetren, ci-devant juif, conseiller de la Chambre à Neuwied. |
| AMÉLIUS | Bode, conseiller intime à Weimar. |
| ARCHÉLAUS | De Barres, ci-devant major en France. |
| ARISTODÈME | Compe, bailli à Wienbourg. |
| BAYARD | Baron de Busche, Hanovrien, au service de la Hollande. |
| BÉLISAIRE | Peterson, à Worms. |
| CAMPANELLA | Comte de Stolberg, oncle maternel du prince de Neuwied, et avec lui toute la Cour, <i>favoris</i> , secrétaires, conseil, tous sans exception. |
| CRESCENS | Baron de Dalberg, coadjuteur de Mayence. |
| CHRYSIPPE | Kolborn, secrétaire du coadjuteur de Mayence. |

| Noms de guerre. | Vrais noms des adeptes. |
|---------------------|---|
| CYRILLE | Schweickard, à Worms. |
| GOTESCALE | Moldenhauer , professeur protestant de théologie, à Kiel. |
| HÉGÉSIAS | Baron de Greinfenclau, à Mayence. |
| LEVELLER (Niveleur) | Leuchsenring , Alsacien , instituteur des princes de Hesse-Darmstad, chassé de Berlin, réfugié à Paris. |
| LUCIEN | Nicolaÿ, libraire et journaliste à Berlin. |
| MANÉTHON | Schmelzer, conseiller ecclésiastique à Mayence. |
| MARC-AURÈLE | Feder, professeur à Göttingue. |
| | Munter, professeur de théologie, à Copenhagen. |
| NUMÉNIUS | Comte de Kollowrath, à Vienne. |
| PIERRE COTTON | Vogler, médecin à Neuwied. |
| PIC DE LA MIRANDOLE | Brunner, prêtre à Tienfenbach. |
| THÉOGNIS | Fischer, ministre luthérien en Autriche. |

Noms de guerre.

Vrais noms des adeptes.

TIMOLÉON

Kœntgen, ministre protestant, à Petzum.

Ernest-Louis, duc de Saxe-Gotha.

WALTER FURST

Auguste de Saxe-Gotha.

(Mémoires pour servir à l'Histoire du Jacobinisme, par Barruel, tome IV, chapitre VIII.)

VI

LA CAMPAGNE POUR DREYFUS

ET LA CAMPAGNE CONTRE LE SEIZE-MAI

Un exemple de « fabrication d'opinion, » absolument identique à celui de la campagne en faveur de Dreyfus, fut auparavant celui de la campagne contre le Seize-Mai, et toute là différence entre les deux est que la première de ces deux fabrications n'est guère devenue sensible qu'aujourd'hui, avec un recul de vingt-huit ans, tandis que la seconde a été pressentie tout de suite par la grande majorité du public. La note suivante, publiée par le vicomte de Meaux dans ses *Souvenirs Politiques*, fixe fort bien l'analogie qui existe entre les deux machinations :

« Loin de moi la pensée d'assimiler la cause des 363 à celle de Dreyfus malgré le rôle capital joué dans le dreyfusisme par deux des plus notables disciples de Gambetta, M. Joseph Reinach et M. Waldeck-Rousseau. Ce que je veux dire, c'est simplement qu'en 1877 Gambetta et ses amis firent grand bruit et prétendirent tirer un argument

décisif en leur faveur *de l'hostilité passionnée que la presse étrangère témoignait au Seize-Mai. Vingt ans plus tard, cette même presse prit parti dans l'« affaire » avec la même unanimité et la même virulence.* Ceux qui résistèrent à ses injonctions — et plus d'un avait compté parmi les adversaires résolus de notre entreprise — attaqués comme nous l'avions été nous-mêmes, remarquèrent alors que cette intervention de l'étranger dans une querelle intérieure était peut-être plus intéressée encore qu'indiscreète, et s'expliquait moins par l'amour de la « Justice » et de la « Vérité », que par le désir secret, mais facile à deviner et malheureusement efficace, de désorganiser la France, au moment où, grâce à une politique d'apaisement au dedans et l'alliance Russe au dehors, son action pouvait devenir gênante pour ses rivaux. Une arrière-pensée du même genre n'intervint-elle pas dans la campagne menée contre nous, à l'époque où le prompt relèvement de la France excitait dans le monde autant de jalousie que d'étonnement? Et les mots de « Liberté » de « Progrès », de « Paix », ne remplirent-ils pas, en cette occurrence, le même office que ceux de « Justice » et de « Vérité » au cours de l'Affaire?... »

(*Souvenirs Politiques* du Vicomte de Meaux, page 352, chez Plon et Nourrit, Paris, 1905.)

VII

LES FAUSSES DÉPÊCHES

Le lendemain de l'affaire du Palais d'Hiver, *tous les journaux, sans exception*, publiaient, en vedette, ces nouvelles qui devaient être reconnues fantastiques : 2.000 morts, 4.000 blessés, et le *Petit Journal*, connu cependant pour un journal particulièrement honorable et raisonnable, lançait toute cette série d'extraordinaires télégrammes : « Vers midi, une foule énorme, *correcte et résolue*, envahit toutes les rues... A une heure, la multitude *montre le poing* aux Cosaques... Deux heures quarante : une énorme colonne populaire rompt le triple cordon des lanciers *en chantant la Marseillaise*... *Par centaines, les femmes, les enfants, les ouvriers tombent*. Une salve couche près de moi des êtres qui ne se relèveront plus... Je suis

obligé de descendre de mon traîneau, dans lequel on hisse un enfant tué net, dont la petite tête livide ballotte... Les femmes pleurent... Les voitures d'ambulance sont insuffisantes... Les Cosaques achèvent l'œuvre de mort en chargeant à fond de train... Sept heures du soir : Les soldats énervés tiraient des coups de fusil sans arrêt sur quiconque était en vue. Les officiers déchargeaient leurs révolvers sur les fenêtres. Plus de sommations. C'était un tir balayant de rafales meurtrières les rues et les places. Les hôpitaux sont pleins de blessés, les monastères recueillent les morts. On crie : *A mort les assassins ! Les Japonais nous vengeront !*... Ce ne sont partout que scènes de désolation. Des femmes et des enfants pleurent la mort d'époux et de pères. » Et le journal résume ainsi ces dépêches : « C'est à Nicolas II que ses sujets s'adressaient comme au maître des puissants... Ils se disaient que celui qu'ils appellent familièrement le *Petit Père* ne devait pas savoir la vérité, qu'il saurait donner plus de bien-être à ses enfants... Ils avaient une foi naïve... Ce n'est peut-être plus la voix de suppliants qu'entendra maintenant Nicolas II... (1) » Et d'autres journaux, presque tous, parlaient, et parlent encore, du « *peuple Russe soulevé en masse...* »

1. *Le Petit Journal*, du 23 janvier 1905.

Réfléchissons un peu, et relisons cependant de près les dépêches. Si la foule, vers midi, est véritablement « d'attitude correcte », et si ce n'est pas là une attitude de commande, comment, à une heure, sans autre motif qu'une heure d'attente, montre-t-elle le poing aux Cosaques? Si les manifestants viennent au Tzar comme « des enfants » vont à leur « petit père », comment « rompent-ils le triple cordon de lanciers, et comment, en Russie, chantent-ils la *Marseillaise*? » Comment, aussi, dans les circonstances où on le crie, peut-on crier, à Pétersbourg, que « les Japonais vengeront les émeutiers »? Et qui donc le crie, si on le crie?... Mais l'avalanche des fausses dépêches passait, la vérité se dessinait et le *bluff* apparaissait dans toute son impudence. On avait télégraphié dans le monde entier qu'il y avait *deux mille morts*? Il y en avait *trois cents*! On avait annoncé *quatre mille blessés*? Il y en avait *cing cents*! On avait montré les « colonnes populaires » allant en « enfants naïfs » à leur « petit père? »? Et les « enfants naïfs » venaient lui demander, au « petit père », une « Constitution » et la « Séparation des Eglises et de l'Etat »! On avait encore télégraphié que le clergé lui-même était à la tête du mouvement, et que des papes, en costumes sacerdotaux, précédaient les fameuses « colonnes »? Or, un seul pape, et un pape suspect, s'était mêlé à l'émeute, en s'en esquivant à temps! Les autres étaient des

émeutiers déguisés en popes, tout comme en 1789, dans la fameuse marche des femmes sur Versailles, beaucoup étaient des hommes déguisés en femmes ! Quant au peuple russe « soulevé en masse », Tolstoï lui-même, un mois plus tard, déclarait au *Matin*, venu pour l'interviewer : « *Le peuple russe ne songe pas, pour l'instant, à faire une révolution* ¹ ».

1. Voir le *Matin* du 24 février 1905.

VIII

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA RUSSIE

Lire, à titre de curiosité, un portrait de Nicolas II publié par le journal qui est le moniteur même du Grand-Orient, et qu'inspirent et rédigent, ouvertement, sous leur signature, le président et les membres du Conseil de l'Ordre, MM. Lafferre, Delpech, Meslier, Debierre, et consorts, en même temps sénateurs ou députés :

« Un petit rouquin aux yeux clignotants, tels des yeux de bête nocturne... Fils et petit-fils d'alcooliques... Tantôt il vagit comme un enfant, tantôt hurle comme un convulsionnaire... En proie aux tortures d'une bombite latente, ce patient étudie-t-il la chimie, comme un diabétique étudie le foie ? On dit qu'il ne dort plus et que sa Hessoise épouse est hantée par la tête sectionnée de l'Autrichienne...

Si quelque chose pouvait rassasier la haine populaire, ne serait-ce pas le spectacle de ce couple suant de peur et claquant des dents, terré au fond d'un palais clos, où demain, peut-être, la hyène et sa famille fuiront éperdument devant le bon chasseur... » (*L'Action* du 29 février 1905.)

Autre extrait du même journal :

« La moralité qui se dégage du protocole signé par les membres de la commission internationale est la suivante : le 25 novembre 1904, les états-majors, depuis l'amiral jusqu'au dernier des enseignes, étaient saouls comme le grand-duc Wladimir... » (*L'Action* du 28 février 1905.)

Dans le même organe, sur le général Stoessel et ses compagnons de siège :

« ... Encore une légende démolie... Alcool, crasse, religion, brutalité... Les Russes embarquèrent le 18 janvier. Tous l'air arrogant, traînant nonchalamment le sabre que la pitié des Japonais leur laissait. Ils ne paraissaient guère avoir souffert... s'essuyaient à la nappe, éructaient d'un air satisfait au visage de leur voisin... »

Et le moniteur ordinaire du président du Grand-Orient conclut par ces deux mots : « Dégoûtants personnages. » (*L'Action* du 28 février 1905.)

Toujours de la même feuille, sur l'assassinat du grand-duc Serge :

« La fin d'un monstre... Un criminel né au pied

du Trône... Un grand-duc voleur... La Justice révolutionnaire. . »

Et toutes ces citations sont nécessairement fort atténuées, ce moniteur des députés et des sénateurs grands dignitaires du Grand-Orient parlant assez souvent le langage des bagnes et des prisons. Pour s'en convaincre, se reporter à la collection.

A retenir, également, cette note insérée dans l'*Annuaire* du Grand-Orient de 1899, au chapitre des Puissances maçonniques : *Grande Loge de Russie, fondée en 1772, en sommeil depuis 1821... Les quelques Loges qui existent en Russie sont isolées et clandestines.*

IX

MÉMOIRES DU BARON DE VITROLLES

APATHIE DE LA FRANCE A LA FIN DE L'EMPIRE

« ... Après la destruction de l'armée et de la Monarchie prussiennes, les Français virent paraître le décret daté de Berlin, le 12 novembre 1806, qui, d'un trait de plume, mettait tous les citoyens sous le joug de la discipline ¹. Cet acte d'arbitraire n'était même pas déguisé sous la forme d'une loi ou les dehors complaisants d'un sénatus-consulte. Aucun danger de la patrie ne l'expliquait... En 1807, au moment où la paix de Tilsitt plaçait Napoléon au plus haut degré de la fortune, il brisa le dernier vestige de nos libertés, reléguées dans le

1. Ce décret mettait à la disposition de l'autorité militaire tous les Français « d'une constitution saine et robuste, de l'âge de vingt à soixante ans. »

Tribunat. Il éteignit cette dernière voix qui pouvait encore discuter les lois... Enfin, c'est après le dernier traité de Vienne, qui avait enlevé à l'Autriche ses plus belles provinces et une de ses archiduchesses pour la livrer au vainqueur, que parut le décret du 3 mars 1810, qui constitue en droit ce qui existait déjà en fait, la suppression de toute garantie de la liberté individuelle ¹.

.

« Les conséquences d'un état aussi barbare étaient rigoureuses. Pour faire rejoindre les conscrits réfractaires, des colonnes mobiles désolaient le pays ; les agents de ces exécutions militaires, juges et bourreaux, allaient jusqu'à poursuivre les parents des réfractaires, de malheureux vieillards plus ou moins innocents. On vendait ou on démolissait leurs pauvres chaumières.

« Les sentiments moraux paraissaient étouffés sous une telle oppression. La crainte paralysait tout élan généreux. Il n'y avait de sagesse que dans la soumission, de sûreté que dans l'isolement, de vertu que dans l'obéissance, une obéissance passive, sans bornes, qui devait aller jusqu'au crime, s'il était commandé. Elle était enseignée

1. Ce décret portait : « Il y aura huit prisons permanentes pour détenir les prisonniers *qu'il n'est ni convenable de traduire devant les tribunaux, ni de faire mettre en liberté...* »

dans les lycées au son du tambour, donnée comme article de foi dans les catéchismes... Les droits de la famille étaient indignement violés. On disposait des enfants contre le gré de leurs parents, des fils pour les lycées, et des filles pour des mariages imposés par le caprice et la politique du maître. En 1811 ou 1812, *les préfets reçurent l'ordre de faire connaître la position et la fortune des filles nobles et riches de leurs départements.* Le préfet des Hautes-Alpes, de Fermon, se vantait à moi d'avoir porté ma fille sur le tableau de cette nouvelle conscription, et il me demandait presque des remerciements du service qu'il croyait m'avoir rendu...

« Il n'était pas nécessaire d'avoir un sentiment bien vif de l'intérêt public pour détester un tel état de choses et vouloir le briser. Dévouer sa vie à une semblable entreprise me semblait une assez belle destinée. Ce désir me ramenait naturellement aux sentiments et aux convictions de mes premières années, et mes pensées se portaient vers la royale famille qu'un long exil tenait éloignée de nous.

« Bonaparte avait tout fait pour en effacer le souvenir. Depuis qu'il régnait, on ne l'avait nommée qu'une fois et c'était dans les fossés de Vincennes. La génération qui avait connu nos princes disparaissait. Nous-mêmes, qui dans nos plus jeunes années avions combattu sous leurs drapeaux et pour leur noble cause, nous étions dispersés, sans lien, sans union,

si ce n'était sans souvenirs. Un grand nombre s'étaient rattachés au dominateur ; les plus valeureux dans l'armée ; les plus nécessaires, dans les droits réunis ; les plus serviles, à la cour... Il nous restait donc des sentiments, mais pas d'espérances, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à quelques rêves de notre imagination. Par exemple, on parlait, à la fin de 1811, de mettre sur pied les gardes nationales de France, et j'écrivais à quelques-uns de mes amis de se jeter dans le mouvement. D'autres fois, je rêvais les moyens de soulever les habitants de nos montagnes... Mais tous ces projets, et mille autres semblables, mouraient à peine éclos dans la pensée ; on n'aurait su à qui les confier. D'ailleurs, presque tout le monde s'accoutumait à la situation qui lui était faite.

.

« Au mois de décembre 1812, je partis de chez moi pour aller voir à Grenoble la marquise de Pina, ma grand'mère. Au moment où j'arrivais et pour ainsi dire avant de m'embrasser, elle me mit entre les mains le fameux vingt-neuvième Bulletin de l'armée. Nos malheurs y paraissaient exagérés, on ne savait par quels motifs ; et cependant ce qu'on avouait n'était que pour cacher de plus affreux désastres... Ces nouvelles me paraissaient de nature à remuer fortement les esprits. Bonaparte n'avait vécu que de victoires ; une aussi grande défaite de-

vait renverser tout l'échafaudage de sa puissance. L'Europe comprimée allait se relever tout à coup ; la France, désenchantée et inquiète de son sort, chercherait de nouvelles garanties de sa sûreté et de son indépendance. Le Dauphiné et la Provence, que je parcourais à cette époque, *ne répondaient point à l'agitation de mes pensées. On partageait mes sentiments, on détestait le joug ; mais personne n'embrassait l'espoir de le secouer...*

« Je brûlais de retourner à Paris ; je croyais que les événements auraient donné une impulsion nouvelle ; je pensais qu'on se serait rapproché, entendu ; que j'y trouverais des correspondances renouvelées, des projets formés, peut-être quelque action commencée. Mais j'étais retenu et je ne pus partir que vers la fin de mars 1813.

« *Quel fut mon étonnement, en arrivant, de ne rien trouver de ce que j'avais espéré ! J'avais compté, en arrivant à Paris, trouver (parmi les nôtres) quelques relations nouvelles avec nos princes... Mais rien ne se découvrait à mes recherches... Trompé dans toute mes espérances, j'étais retourné chez moi, ne sachant que penser de l'avenir... »*

(*Mémoires du Baron de Vitrolles, tome I^{er}, chapitre I^{er}. Paris, Charpentier, 1884.*)

X

LES JUIFS ET LES SOCIÉTÉS SECRÈTES

Voltaire, à un moment, comme l'établit sa correspondance (lettres à d'Alembert, 1761, 1763, 1768), médite une entreprise consistant à faire reconstruire le temple de Jérusalem, et on peut lire, d'autre part, sous la plume de James Darmesteter, l'écrivain juif bien connu, d'ailleurs écrivain distingué, et professeur à l'École normale : « Le juif est le docteur de l'incrédule. *Tous les révoltés de l'esprit viennent à lui DANS L'OMBRE ou à ciel ouvert.* Il est à l'œuvre dans l'immense atelier de blasphèmes du grand empereur Frédéric et des princes de Souabe ou d'Aragon. C'est lui qui forge tout cet arsenal meurtrier de raisonnements et d'ironie qu'il léguera aux sceptiques de la Renaissance, aux libertins du grand siècle. *Le sarcasme de Voltaire*

*n'est que le dernier et retentissant écho d'un mot murmuré six siècles auparavant dans l'ombre du Ghetto, et plus tôt encore, au temps de Celse et d'Origène, au berceau même de la religion du Christ... » (Cité dans la remarquable brochure : *La question juive et la révolution sociale*, par le marquis de la Tour-du-Pin-la-Charce.)*

Voilà, chez un des grands Juifs intellectuels et officiels du présent régime, un témoignage bien embarrassant pour ceux qui nient l'existence des Sociétés secrètes comme élément historique, et l'intimité occulte des Juifs, de la philosophie du XVIII^e siècle et de la Maçonnerie. Sainte-Beuve constate lui-même l'allure maçonnique d'une partie de la correspondance de Voltaire.

FIN

TABLE DES APPENDICES

| | |
|--|-----|
| I. Le Procès des Illuminés. | 73 |
| II. Mémoires du baron de Vitrolles. <i>Les Dalberg</i> . . . | 76 |
| III. Mémoires de Barruel. <i>Les Dalberg</i> | 79 |
| IV. Mémoires de Philarète Chasles. <i>Physionomies de ré- volutionnaires</i> | 82 |
| V. Liste des principaux Illuminés, depuis la fondation de la Secte, en 1776, jusqu'à la découverte de ses Écrits Originaux, en 1786. | 85 |
| VI. La campagne pour Dreyfus et la campagne contre le Seize-Mai | 92 |
| VII. Les fausses Dépêches. | 94 |
| VIII. La Franc-Maçonnerie et la Russie | 98 |
| IX. Mémoires du baron de Vitrolles. <i>Apalhie de la France à la fin de l'Empire</i> | 101 |
| X. Les Juifs et les Sociétés secrètes | 106 |